

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX 1

C A H I E R S S A L É S I E N S

Recherches et documents pour servir à l'histoire des salésiens de don Bosco dans les pays de langue française

Numéro 2

Avril 1980

S o m m a i r e

Présentation	5
Don Bosco chez le comte de Chambord en 1883 (Joseph du Bourg)	7
Les traits principaux du visage de don Bosco dans les lettres de ses correspondants laïcs (Francis Desramaut)	47

Comité de rédaction : Michel Bazart, Paris ; Francis Desramaut, Lyon ; Albert Druart, Bruxelles.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon.

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14, rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 1.

Abonnement : 20 F le numéro franco. A verser à : Oeuvres et Missions de Don Bosco, C.C.P. Lyon 126.85 L. Spécifier au talon : Cahiers salésiens.

En 1875, quand il eut "fondé" (en réalité, il existait avant lui) le patronage Saint-Pierre de Nice, don Bosco avait fait la connaissance des populations de la Côte d'azur. Nous avons commémoré ce centenaire de 1975 à 1979. En 1883, il pénétra pour la première fois dans la France du Nord : Lyon - que les méridionaux logent sans complexes dans la zone septentrionale du pays - Paris et Lille. L'année 1983 sera celle du centenaire du grand voyage de don Bosco à Paris et à Lille, annonce de l'ouverture, en 1884, de l'oratoire Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Ménilmontant et de la prise en charge, dans le même temps, de l'orphelinat Saint-Gabriel à Lille. Ce passage suscita une foule d'amis des oeuvres salésiennes. On réalise difficilement aujourd'hui de quelle faveur don Bosco et, à cause de lui, ses fils salésiens, étaient autrefois l'objet en pays français.

Le P. Augustin Auffray (Une page de vie cachée du Paris catholique, Paris, Patronage Saint-Pierre, Ménilmontant, 1921, 92 p. ; Un grand éducateur, le bienheureux Don Bosco, Lyon, Vitte, 1929, 562 p., rééditions ; Un saint traversa la France, Lyon, Vitte, 1937, 262 p.) a fait revivre ces triomphes, qui eurent, du reste, leur pénible revers dans la vaste déconfiture de 1903. Il y aurait pourtant encore beaucoup à trouver et à dire après ces intéressants travaux. Des liasses de lettres françaises dorment dans les archives salésiennes de Rome. Journaux et hebdomadaires français ont autrefois abondamment parlé de don Bosco : qui se souvient aujourd'hui de cette littérature ? L'administration française du début du siècle fit rédiger des rapports sur diverses oeuvres salésiennes. Ils sont totalement ignorés de nos jours.

On trouvera dans ce fascicule deux contributions à l'histoire de la France salésienne jusqu'en 1888 : un récit annoté de Joseph du Bourg sur "Don Bosco chez le comte de Chambord en 1883" et une étude à travers, entre autres, les lettres françaises, des "traits principaux du visage de don Bosco dans les lettres de ses correspondants laïcs". Une place de plus en plus importante est donnée aux laïcs dans l'Eglise contemporaine. Quelles relations les laïcs de France entretenaient-ils avec don Bosco vivant ? De quels yeux le voyaient-ils ?

DON BOSCO CHEZ LE COMTE DE CHAMBORD EN 1883

I n t r o d u c t i o n

Don Bosco venait de faire à travers la France, entre le 31 janvier et le 26 mai 1883, un voyage que le P. A. Auffray qualifiait justement de "trionphal". De retour à Turin, malgré sa fatigue il eut encore le courage de se rendre à la mi-juillet suivante, à Frohsdorf, près de Vienne (Autriche), au chevet du comte, Henri de Chambord, prétendant au trône de France, que le parti légitimiste (opposé aux orléanistes, dont nous reparlerons) dénommait Henri V. Au matin de la Troisième République, dix ans seulement après l'affaire du drapeau blanc (1873), qui avait décidé de l'avenir de la monarchie dans le pays, cette démarche eut une portée politique, que notre saint n'a pas méconnue et sur laquelle il est permis de s'interroger. En bref, l'examen des documents subsistants montre qu'il voulut appliquer sa doctrine habituelle du Pater noster. Il n'entendait guère le problème de la légitimité dynastique française. On l'appelait à Vienne pour tenter de guérir un homme, dont l'Eglise et sa nation semblaient avoir besoin pour le progrès du Règne de Dieu. Il ne se fit que médiocrement prier. Et, rentré à Turin, malgré les insinuations malveillantes de quelques journaux italiens, il ne regretta rien.

A lui seul, le voyage est digne d'intérêt. La rencontre d'un ancien berger thaumaturge et d'un prince royal de la lignée des Bourbons ne manque pas de sel. Son histoire a été relatée très

convenablement par les historiens salésiens, en particulier A. Auffray, dans Un grand éducateur, saint Jean Bosco¹ et Un saint traversa la France², et surtout E. Ceria, dans le tome XVI des Memorie biografiche di san Giovanni Bosco³. Ce dernier récit est particulièrement bien venu. Mais on s'aperçoit, à lire ces auteurs, que des témoins attentifs ont, en une circonstance importante pour eux et qui leur imposait d'être vigilants, laissé de don Bosco et de son compagnon, don Rua, des croquis vivants et détaillés, dont les originaux méritent d'être mis en valeur. Ceci est surtout vrai du principal témoignage, celui publié il y a soixante-dix ans par Joseph du Bourg d'après des notes contemporaines des événements, dans un ouvrage aujourd'hui accessible dans les seules bibliothèques spécialisées⁴. L'ensemble parle mieux que les extraits alignés par le P. Auffray ou traduits par le P. Ceria. Certains de ses détails, par exemple la description de l'oratoire du Valdocco en 1883, divers éléments de la conversation entre Joseph du Bourg et ses compagnons de voyage, le conseil de don Bosco aux gens de Frohsdorf sur les francs maçons, etc., ont du reste été omis par les biographes salésiens. Nous reproduisons donc la cinquantaine de pages du récit très autorisé de Joseph du Bourg.

Ce texte - qui parut sans notes dans le livre de 1910 - sera ici sommairement commenté pour en faire une chronique compréhensible du voyage de Frohsdorf. Dans ses notes, nous nous appuyons en particulier sur quatre sources directes : 1) une très longue lettre de l'abbé A. Curé, chapelain du prince, adressée au lendemain du départ de don Bosco (17 juillet 1883) à Mgr Serafino Vannutelli, nonce à Vienne, et qui, transmise aux salésiens, fut éditée en 1935 par E. Ceria en appendice au tome XVI des Memorie biografiche⁵ ; 2) un rapport inachevé de don Michele Rua, qui fut édité tel quel en 1931 par son biographe Angelo Amadei⁶ ; 3) d'autres souvenirs de du Bourg dans son livre ; 4) quelques lettres à don Bosco et à don Rua, ou encore de don Bosco lui-même, publiées dans les Memorie biografiche.

Joseph du Bourg (né en 1842) appartenait à une illustre famille française alors établie dans la région de Toulouse. Le magistrat Anne du Bourg (né à Riom en 1521) qui, compromis dans

les conspirations calvinistes, fut condamné à mort, pendu et brûlé à Paris en 1559 à la veille des guerres de religion, était de sa parenté⁷. Lui-même avait été sous-officier dans l'armée des zouaves pontificaux et appartenait à ce que l'on appelait "la Maison du Roi", c'est-à-dire à l'entourage immédiat du comte de Chambord. La ferveur de son dévouement lui avait conquis la confiance et l'affection du prince. D'autre part, marié à une demoiselle de Maistre, petite-fille (fille de Rodolphe, je crois) de l'illustre savoyard Joseph de Maistre, dont la famille était très liée à don Bosco, il s'était trouvé ami de celui-ci. Dix-huit mois avant Frohsdorf, le 6 février 1882, don Bosco, en déplacement à Toulouse, s'était assis "à sa table, dans l'hôtel de Marsac, au numéro 11 de la place Saint-Etienne", devait-il raconter lui-même en 1929, à quatre-vingt-sept ans, au chanoine Clément Tournier. "Point d'invitation officielle. Mais simplement l'intimité familiale. Il s'y mit à l'aise avec son suave sourire, comme il l'était chez les de Maistre à Turin ou au Borgo. Il caressa, il bénit les enfants."⁸

On comprend ainsi les raisons du choix de du Bourg comme émissaire à Turin en juillet 1883. Au début de ce mois, Henri de Bourbon (né à Paris en 1820), comte de Chambord, s'était avéré sérieusement malade. Une phlébite, cachée sous un "accident" qui semblait lui être survenu, avait, dès le 27 mars précédent, amené l'un de ses intimes, A. Huet du Pavillon, à écrire à don Bosco. Sa lettre disait déjà ce que l'on attendait de lui en la circonstance : "le concours de vos bonnes prières pour obtenir du bon Dieu la prompte et complète guérison de l'Auguste patient". Et elle précisait les motifs de la grâce : "Mieux que personne vous savez combien est précieuse la santé de Celui en qui, après Dieu, repose l'espérance de la France Catholique."⁹ Dès l'aggravation de la maladie, les fidèles d'Henri V s'étaient tournés à nouveau vers Turin. Télégrammes et lettres avaient afflué. Ils pouvaient venir de France¹⁰.

Le comte de Chambord avait des représentants officiels dans le pays. Les principaux étaient alors ses trois délégués auprès des comités légitimistes : le marquis Henri-Simon de Dreux-Brezé (1826-1904), dans le salon parisien duquel le récit de du Bourg

commence à la date du 12 juillet 1883 ; le comte Stanislas de Blacas (1818-1887) ; et Joseph du Bourg lui-même¹¹. Celui-ci revenait ce matin-là d'un voyage à Frohsdorf, où il s'était rendu pour déterminer la conduite à tenir devant l'état du prince. Le comte de Chambord était atteint d'un cancer à l'estomac.

F. D.

Notes

1. Voir la quatrième édition, Lyon, Vitte, 1937, p. 518-520.

2. Lyon, Vitte, 1937, p. 217-230.

3. T. XVI, Torino, S.E.I., 1935, p. 330-354.

4. J. du Bourg, Les entrevues des princes à Frohsdorf, 1873 et 1883. La vérité et la légende, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1910, p. 115-168.

5. T. XVI, p. 571-575.

6. A. Amadei, Il servo di Dio Michele Rua, Torino, S.E.I., t. I, 1931, p. 326-329.

7. Voir le Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIXe siècle, par C. d'E.-A., t. VI, Evreux, Imprimerie de Charles Hérissey, 1907, p. 175 (s. v. du Bourg, à Toulouse).

8. C. Tournier, Le bienheureux don Bosco à Toulouse, Toulouse, Imprimerie Berthoumieu, 1929, p. 58-59.

9. A. Huet du Pavillon à G. Bosco, Goritz, 27 mars 1883 ; éd. dans E. Ceria, Memorie biografiche .., t. XVI, p. 570.

10. J'ai pu lire aux archives salésiennes de Rome le télégramme suivant, qui venait d'Evreux : "Demande instance (sic) prières et bénédictions pour guérison comte de Chambord bien malade. De Maistre." Les postes italiennes l'ont daté : "Ricevuto il 2/7 1883 ore 17,25." Don Bosco écrivit de sa main sur le document la réponse à donner : "Comte de Maistre Evreux. Prêtres tous enfans (sic) demandent guerison Chambord. Bosco." (En A.C.S., 126.1, De Maistre.)

11. Pour cette énumération, voir la conversation rapportée dans Joseph du Bourg, Les entrevues .., p. 108.

L e s e n t r e v u e s d e s p r i n c e s
à F r o h s d o r f (e x t r a i t)

Jeudi 12 juillet

(p. 115) ... Le marquis¹ voulut bien me demander de rester à déjeuner avec nos amis Brun² et de la Bouillierie³. Pendant le repas un valet de pied apporte une dépêche au maître de céans. Elle est de Frohsdorf ? Ah ! mon Dieu ! ces dépêches ! ... que dit-elle ? quelles nouvelles ? Pour toute réponse le marquis me fit passer le papier bleu. On chargeait Brezé de me demander d'aller prendre dom⁴ Bosco à Turin et de le ramener le plus tôt possible à Frohsdorf. J'étais bien fatigué par la chaleur et par un voyage de soixante-douze heures⁵. Mais la pensée de retarder mon départ de vingt-quatre heures ne me vint pas seulement à l'esprit. Je répondis simplement à mes amis : "Eh bien ! Je repars ce soir."

Le marquis de Dreux-Brezé, avec son obligeance ordinaire, mit à ma disposition un rouleau de mille francs, qu'il voulait bien me prêter, afin de ne pas retarder mon départ. J'acceptais ; car j'avais à réparer les brèches faites à ma bourse par mon dernier voyage. Mes préparatifs de route m'absorbèrent. La chaleur était accablante. Je passais mon après-midi à me reposer (p. 116) et à écrire à ma famille pour lui dire ce que je devenais. J'envoyais aussi aux correspondants politiques de mes départements⁶ une note relative à Monseigneur⁷ et à son état actuel.

A la gare je fus rejoint par M. Plista, chargé d'affaires de ma vieille cousine, la comtesse de Mesnard. Malgré le silence convenu qui devait être gardé sur mon départ, il avait arraché à M. de Dreux-Brezé l'indication, qui lui permettait

d'arriver jusqu'à moi. Ce brave homme était tout ému des nouvelles de Monseigneur, il m'apportait le témoignage des sentiments chaleureux de la comtesse de Mesnard et de sa fille, et suppliait au nom de ces dames qu'on appelât un médecin français. Elles indiquaient avec insistance le docteur Ollier, de Lyon. Je rassurais sur la réalisation de ce désir⁸. M. Plista me quitta en s'indignant sur l'attitude de la presse royaliste vis-à-vis des princes d'Orléans, et en déclarant que pour lui il préférerait toute forme de gouvernement à une monarchie orléaniste⁹. Je sautais en wagon.

J'étais déjà harrassé : ce voyage fut pénible. J'avais des douleurs d'estomac et une grande prostration de forces. J'arrivais à Turin vers les dix heures du matin. Tout le temps de la route, (p. 117) je m'étais demandé avec anxiété si je trouverais dom Bosco à Turin. Ses très nombreuses maisons religieuses l'obligeaient à des déplacements constants. Il était revenu depuis environ deux mois de sa tournée en France. N'avait-il pas été à Rome porter le produit de sa quête pour l'église du Sacré-Coeur, qu'il avait mission d'édifier¹⁰. J'étais décidé à aller le chercher où il serait. Mais quels retards, quelles difficultés pouvaient résulter de son éloignement ! Dans tous les cas, ma première étape forcée était Turin où j'avais la possibilité de le trouver et où, dans tous les cas, on me renseignerait sur sa résidence actuelle. Dès que j'eus fait ma toilette et pris un peu de thé, je courus via Bogino chez ma tante la marquise Fassati¹¹. En dehors des liens de coeur qui motivaient ma course, je sentais le besoin de m'attacher sa protection puissante dans le couvent des Pères Salésiens, en cas d'absence de dom Bosco. On aurait pu en effet refuser de donner à un inconnu tous les renseignements pouvant m'être utiles. La marquise Fassati était à la campagne ; seul, son gendre, le baron Ricci des Ferres¹² se trouvait là. Je montais quatre à quatre chez lui ; je lui expliquais mon affaire et je l'entraînais dans mon fiacre jusqu'au (p. 118) grand établissement fondé par dom Bosco. Ce saint homme était chez lui ... Cette affirmation me fit vraiment plaisir.

J'avais déjà visité cet établissement de dom Bosco, dans lequel on sent tellement l'action de la Providence¹³. Pour le très nombreux personnel qu'il renferme, il faut de grands espa-

ces ; dom Bosco les a : mais il les a eus successivement, petit à petit. Ce tout est une agglomération de maisons diverses, grandes, petites, bâties un peu dans tous les sens. Leur aspect dit à lui tout seul une suite de pages de l'histoire de cette fondation, qui telle année a fait ceci, et puis cela. Dans les cours, on est frappé de la simplicité de tout et de tous. C'est bien là la maison de l'enfant pauvre et abandonné sous la protection de l'Eglise. Toutes les ressources obtenues sont consacrées à l'agrandissement de l'oeuvre ; pas un sou ne va à l'embellissement des locaux. Qu'importe l'architecture ? Une seule chose est grande dans cet établissement, c'est l'Eglise¹⁴. Notre-Dame Auxiliatrice est le vocable sous lequel on vénère la Sainte Vierge dans cette chapelle bâtie par dom Bosco. C'est en priant Notre-Dame Auxiliatrice que ce saint religieux a obtenu les miracles et les insignes grâces, qui ont donné tant d'éclat à son nom¹⁵.

(p. 119) J'aimais à me redire tout cela en gravissant les deux étages du petit escalier, étroit et raide, qui conduit à la cellule du saint religieux¹⁶. Ses affaires sont si nombreuses, et l'empressement vers sa personne vénérée est si grand, qu'il n'est pas toujours facile de pénétrer jusqu'à lui, du moins à certaines heures. On nous annonce ; tout de suite, nous sommes introduits, mon cousin et moi. Ma belle famille, les de Maistre et ma vieille tante, la duchesse de Laval-Montmorency¹⁷ étaient de ses plus anciens amis et parmi les plus constants soutiens de ses oeuvres. Ce bon Père m'accueille avec son fin et bienveillant sourire. Après avoir répondu à toutes ses questions au sujet des miens, je lui expose l'objet de mon voyage et de ma visite. Sans hésiter, il me sert un non, qui indiquait qu'il avait déjà ses idées faites sur la question¹⁸. Alors il m'explique que son voyage en France l'avait anéanti comme forces ; que depuis son retour il avait été malade et incapable de faire face à ses affaires ; qu'encore maintenant ses jambes lui refusaient service. Il lui semblait avoir à leur place deux machines en caoutchouc rebondissant et inertes. "Du reste, ajoutait-il, qu'irais-je faire dans ce châteaueu ? Ce n'est pas la place de dom Bosco. Pour prier (p. 120) pour le Prince, je le fais et je le fais faire par toute ma

Congrégation. Si le bon Dieu veut intervenir pour la santé du Prince, il le fera. Mais quant à dom Bosco, il ne peut que prier ; et il le fait autant à Turin qu'il le ferait là-bas."

J'étais consterné ; mort ou vivant¹⁹, je voulais emmener avec moi ce saint homme à miracles. Je revins donc à la charge, en lui faisant remarquer que dans sa décision, il n'avait considéré qu'un côté de la question, celui qui le touchait personnellement. "Vous ne seriez pas un saint, si vous aimiez à vous mettre en avant et à vous mêler aux situations émotionnant l'opinion publique, et vous ne pourrez me démentir, lorsque je vous dis que c'est une des dernières préoccupations, à laquelle vous devez vous arrêter dans ce moment-ci. En dehors de cette question personnelle, il y a pour vous décider à accéder à la demande que je vous transmets : 1° un motif de charité. Un prince, le chef de cette grande race des Bourbons, qui a toujours servi l'Eglise, est sur son lit de mort, disent tous les médecins. Il vous appelle ; et vous avez le courage de ne pas venir auprès de lui pour lui apporter des consolations, des bénédictions et des prières plus spéciales. Saint François de (p. 121) Paule arriva tout de suite auprès de Louis XI malade²⁰ ; la charité de Notre-Seigneur l'emporta sur toute autre considération.

2° En second lieu, je lui fis remarquer qu'en France on lui garderait rancune de ce refus d'aller vers celui que nous regardions comme notre Roi, etc."

Pendant que je causais, dom Bosco réfléchissait ; mon cousin le baron Ricci souriait, en disant : "Voilà dom Bosco lancé avec tous ces légitimistes français." - Enfin mon interlocuteur dit avec le même ton doux, calme et aimablement souriant : "Eh ! patience ! de Frohsdorf on m'a envoyé une dépêche pour m'appeler, j'ai répondu par une dépêche²¹ ; ensuite on m'a envoyé une lettre²², j'ai répondu par une lettre ; aujourd'hui on m'envoie une personne, il faut bien que je réponde par ma personne. Je partirai quand vous voudrez." - Cela m'était dit sur un ton si calme et si naturel, que j'en étais abasourdi. Ce bon Père avait réfléchi ; et devant Dieu, il changeait son premier avis ; il prenait le parti qui lui semblait le meilleur ; et cela tout simplement, sans retour sur lui-même. Chez ce dom Bosco, la passion

est morte !

J'étais enchanté ; mais il fallait battre le fer (p. 122) quand il était chaud. Aussi je m'empressais de manoeuvrer de manière à amener une détermination précise de départ. Nous étions au vendredi²³. Je voulais arriver à Frohsdorf pour le dimanche ; il n'y avait donc pas de temps à perdre. Vaguement je savais qu'en partant le soir même, nous aurions pu arriver à Frohsdorf vers les dix ou onze heures du samedi soir. Mais sans indicateur de chemin de fer, on ne pouvait rien faire de précis. Ce bon Père n'avait pas l'idée de la longueur du voyage à faire ; il répondit à mes premières ouvertures : "Je me donne à vous : conduisez-moi. Fixez les heures du départ, et vous me les ferez connaître quand vous les aurez choisies." Je remerciais avec effusion. J'étais cependant tristement impressionné par l'air convaincu de dom Bosco, répétant qu'il n'avait rien à faire là-bas, et secouant la tête d'un air décourageant.

En sortant, nous rentrâmes au palazzo Fassati, chez mon cousin, afin de me reposer un peu et de faire mes calculs d'itinéraire. Il n'y avait pas l'embaras du choix, comme train. Le seul express, concordant sur les deux lignes Nord-Italie et Sud bahn autrichien, obligeait à partir à sept heures du soir. De plus, ainsi que je le croyais, (p. 123) pour être rendu à Frohsdorf le dimanche, il fallait se mettre en route ce jour-là même. S'arrêter en route pour le dimanche était difficile et odieux²⁴ ; attendre aux premiers jours de la semaine prochaine me semblait inadmissible. - Nous revînmes aussitôt porter le résultat de nos recherches, clairement inscrit sur une pancarte que nous avions préparée. Dom Bosco fut consterné ; il déclara que dans ce cas nous ne partirions que le lundi 16 juillet, parce que le dimanche il avait une réunion depuis longtemps annoncée, dans laquelle il devait revoir les enfants apprentis devenus hommes et ouvriers. Cette réunion n'avait lieu qu'une fois par an seulement²⁵. C'est par ce moyen qu'il conservait son influence morale sur eux et qu'il les maintenait dans la bonne voie ; un rendez-vous manqué avec eux ne se réparait pas. Un autre Père ne pouvait le remplacer, parce qu'aucun autre n'avait la situation de supérieur général, etc... - Je comprenais pour ce saint religieux l'im-

portance de sa raison. Son oeuvre pour lui primait tout ; mais il y avait peut-être moyen de trouver un remplaçant parmi ses Pères. Le renvoi de notre voyage au lundi 16 reculait notre arrivée au mercredi 18 juillet.

"Ce serait en effet bien tard, me répondit dom (p. 124) Bosco, peut-être trop tard. A tant faire que d'y aller, il vaut mieux partir. Eh bien ! nous partirons à sept heures. Je serai prêt à six heures et demie."

En attendant cette heure-là, j'allais faire avec mon cousin quelques courses à Turin, entre autres choses acheter une bouteille de vin de malaga à la rhubarbe. J'avais besoin de ce cordial, qui m'a toujours réussi, pour redonner à mon estomac une vigueur qui lui faisait défaut. A six heures et quart, j'étais à la porte de la maison des Pères Salésiens. Je suis conduit à travers des corridors étroits et pleins de détours dans une petite salle. Tranquillement dom Bosco dînait avec dom Rua²⁶, son assistant général, qui devait l'accompagner dans ce voyage. Debout autour d'eux se tenaient les principaux religieux de la Congrégation, les chefs de service. A tour de rôle ils recevaient les dernières instructions du supérieur sur les affaires pendantes. Ces figures ascétiques et intelligentes, le très frugal et très peu appétissant repas, et le calme de dom Bosco qui répondait à tout avec précision, formaient un ensemble saisissant. Je fus accueilli avec empressement et commisération par tous ces religieux, qui, soit par ce qu'avait dit dom (p. 125) Bosco, soit par ce que publiaient les journaux, semblaient considérer mon maître bien-aimé comme perdu.

L'heure avançait ; nous risquions de manquer le train. Je faisais des appels convaincus, pressants. Cette lenteur me désolait, je bouillais d'impatience. Enfin on se met en mouvement pour partir. Quand il s'agit de dom Bosco, ce n'est pas chose facile. Il y avait deux cours à traverser²⁷ ; et les jambes de ce saint homme pouvaient rebondir comme du caoutchouc, ainsi qu'il le disait, mais elles n'avaient certainement pas l'agilité de la gazelle. Dès que dom Bosco paraît dans ces cours, aussitôt religieux et enfants accourent à lui, lui baisent les mains et reçoivent sa bénédiction. Il y a même toujours quelques

étrangers, sollicitant secours, conseils ou prières. J'étais du nombre, je l'avoue et cependant je pestais contre les autres. Dom Bosco s'arrêta une seconde avec deux dames, puis avec plusieurs religieux, etc. Enfin ... Enfin nous approchons de la porte de sortie. Je répondais par des monosyllabes inconscients aux phrases polies et condoléantes, dont m'accablaient tous ces bons Pères, composant l'état-major de cet impassible et puissant chef, que je (p. 126) venais enlever. L'heure avançait de plus en plus. Enfin je brusquais le dénouement, en entraînant mes deux compagnons de route dans mon fiacre, qui sur la promesse d'un bon pourboire partit au galop. En arrivant à la gare, je constatais avec effroi que je n'avais que sept minutes avant le départ du train. Je laissais les deux Pères dans la salle d'attente, pendant que j'allais prendre nos billets et qu'un fachino²⁸ allait retirer mes bagages de la consigne, où je les avais laissés le matin. Elle se trouve de l'autre côté de la gare, à l'arrivée. Malgré mes héroïques efforts d'agilité, quand j'arrivais au guichet avec mes billets pour faire enregistrer ma malle, il venait d'être fermé. Il était 7 heures moins trois minutes. De loin je fis de la main un signe de regret et d'adieu à mes colis, que j'abandonnais ainsi au hasard et à la probité des employés italiens. Médiocrement rassuré sur leur sort, mais avant tout, ne voulant pas manquer ce train, je déchaînaï ma fébrilité sur la mansuétude des deux religieux, que je conduisais ; et tambour battant, je les précipitais dans une voiture coupé²⁹ du train. On partait. Ce pauvre dom Bosco n'en fut pas troublé ; il souriait ... C'est admirable de vivre ainsi toujours en présence de Dieu ; tous (p. 127) les incidents de la terre vous effleurent sans vous toucher.

Dom Bosco riait d'être ainsi installé en coupé, avec des glaces partout, avec un cabinet de toilette, et un autre encore plus intime et encore plus commode. Il disait qu'il enregistrerait ce voyage parmi les aventures extraordinaires, qui lui étaient arrivées. "Dom Bosco, voyager ainsi dans ces beaux wagons ! c'est-il drôle !"³⁰ - Je le raconterai à mes enfants." Jamais cet homme, qui commandait à plus de 100.000 de ses semblables et qui pour eux recevait des millions tous les ans, n'avait mis les pieds dans un coupé de chemin de fer. Voilà de la pauvreté chrétienne³¹ !

Après les agitations du départ, le calme revint vite dans l'intérieur de notre compartiment. L'état de fatigue de dom Bosco m'avait fait rechercher pour lui les petites douceurs de ces coupés-lits. Nous causâmes de mon unique préoccupation. Je cherchais à pénétrer ce bon Père de l'importance de l'existence de Monseigneur pour le service de l'Eglise et la régénération de l'Europe. Il me semblait qu'il n'en avait qu'une idée incomplète³². Il considérait certainement nos princes comme de bons chrétiens ; mais s'était-il jamais demandé ce qui serait arrivé si Henri V (p. 128) était monté sur le trône. Pouvait-il même le savoir ? Cependant, il fallait que ses prières, ses intercessions fussent en proportion avec la grandeur des intérêts en jeu.

Au bout d'un certain temps, j'étais si brisé de fatigue que je pris congé de mes deux compagnons de route et que je m'endormis. J'avais un grand besoin de repos ; et je n'en trouve jamais de véritable que lorsque je suis allongé dans la position horizontale. Aussi, je ne sais trop comment je m'y pris pour trouver, tout en dormant, cette position dans l'espace restreint qui me revenait sur mon fauteuil ; mais ce que je sais bien c'est que, au bout d'un laps de temps que je ne puis apprécier, je me sentis réveiller tout à coup par dom Rua, qui me dit avec un sérieux sincère et un intérêt comique : "Monsieur le Comte, je vous réveille, parce que vous ronflez si fort que vous devez, je pense, être bien mal et dans une position pénible." Au fait, ma tête avait glissé sous le bras du fauteuil : c'est égal, je dormais bien. Je souris de l'incident ; je fis mes excuses, et en constatant avec regret que les deux Pères ne dormaient pas, je retombais endormi. Ai-je continué à ronfler ? Ma tête a-t-elle été entraînée de nouveau sous le perfide (p. 129) bras du fauteuil ? Je ne puis le dire ; mais ce que je sais, c'est que je ne me doutais plus de mon existence et que je ne revins plus à penser aux choses de ce monde que vers trois ou quatre heures du matin. Dom Bosco n'avait pas dormi : il était toujours dans la même position, laissant son âme s'envoler vers Dieu dans une oraison que son coeur et son esprit savaient bien alimenter.

Dom Bosco m'adressa la parole : "Pourquoi ne vous soignez-

vous pas ? Votre santé est ébranlée, vous avez besoin de vous en occuper et de vous ménager." J'avoue que je fus stupéfait de cette apostrophe, qui s'attachait à ma personne d'une manière exacte, et sans que rien eût pu découvrir à ce bon religieux les misères de ma santé, pas même ma provision de vin à la rhubarbe, encore ensevelie dans le fond de mon sac à main. Je répondis qu'une seule santé était importante, celle de Monseigneur ; et que, s'il venait à mourir, la mienne n'était plus bonne à rien. Ma déclaration ne parut pas convaincre absolument dom Bosco, qui rentra dans le calme de sa méditation, en y mêlant, je pense, la pensée qu'il venait de me communiquer. Je me trouvais en effet tout restauré. Malgré les vingt-quatre heures de voyage qui suivirent par une chaleur (p. 130) tropicale, je ne ressentis plus l'ombre d'une fatigue. Cette constatation me frappa. Je n'en dis rien, mais je n'en pensais pas moins, en bénissant Dieu des miséricordes qu'il accordait par son pieux serviteur.

Arrivés à Mestre³³, tout près de Venise, nous apprîmes avec consternation que l'express de Vienne, avec lequel nous devions correspondre, était parti depuis une heure. Nous étions horriblement en retard. Nous n'avions d'autre solution pour continuer notre route, que de prendre un train omnibus, partant dans une heure, et mettant vingt-quatre heures pour arriver à Wiener-Neustadt au lieu de douze. La conséquence de cette mésaventure était qu'au lieu d'arriver pour coucher à Frohsdorf, nous ne parviendrions au but de notre voyage que le dimanche matin. Encore une journée et une nuit de chemin de fer ! Dom Bosco quoique très fatigué déjà avant de partir, et quoiqu'il n'eût pas fermé l'oeil de la nuit, n'eut qu'une exclamation, avec un sourire sur les lèvres : "Eh ! patience ! La Providence le veut ainsi !" J'expédiai une dépêche à Frohsdorf pour préciser le train de notre arrivée. Cette journée fut accablante de chaleur. Dans toutes les stations de la Carinthie, (p. 131) on ornait les gares avec des drapeaux et des branches de sapin, en l'honneur de l'Empereur³⁴, dont le train spécial devait traverser cette province dans l'après-midi. Les bonnes gens étaient déjà en costume de fête ; ils buvaient d'énormes verres de bière et avaient l'air réjoui. On voyait qu'ils attendaient l'événement de la journée, auquel ils attachaient une grande importance.

Malgré les efforts de la révolution, les liens qui en Autriche lient l'Empereur et sa famille, sont forts, vivaces et touchants. Tous les jours on cherche à les saper ; mais jusqu'ici ils existent et résistent aux mauvaises pressions.

Le temps passa assez vite, grâce aux intéressantes causeries de mes deux compagnons de route. Durant les longs arrêts de notre train, je fis des efforts inutiles pour les amener à prendre quelque nourriture. Dom Rua, vers les deux heures de l'après-midi, fit bombance avec deux oeufs sur le plat et un benedicite comme dessert. Pendant ce temps, dom Bosco exerçait ses jambes en caoutchouc, le pauvre cher homme ! en se promenant de long en large sous le préau de la gare, les bras croisés derrière le dos³⁵. Sa soutane excitait l'attention des bonnes gens ; car, (p. 132) dans toute l'Autriche, à l'extérieur, les prêtres portent de longues redingotes et des chapeaux noirs à haute forme. Je ne m'étonne pas qu'avec leur régime, ces deux vénérables religieux soient maigres comme des coucous ; mais ils sont saints, ce qui compense tout ! - Quant à moi, les prières de dom Bosco m'avaient remonté le tempérament ; je mangeais comme quatre.

Je tiens à noter ici quelques particularités de mon long entretien avec dom Bosco. Il revenait de France, et il était encore tout plein des impressions qu'il en rapportait. Sa quête pour l'église du Sacré-Coeur à Rome, dont il avait entrepris la construction sur le désir du Pape, avait été fructueuse ; la générosité est une des vertus que les Français ont su conserver. Ce n'était qu'à Paris qu'il avait quêté, il avait rapporté 120.000 francs. Comment la mode (chose si humaine et si superficielle) avait-elle pu s'emparer de ce petit prêtre, si modeste d'allures, de physionomie, parlant une espèce de charabia français, sans même la fougue et l'emphase coutumières des Italiens ? Cependant, c'est un fait, dont l'intéressé ne parlait pas, mais qui est indéniable. Je ne parle pas du monde plus ou moins dévotieux, qui courait après lui avec précipitation ; l'engoue- (p. 133) ment dont il était l'objet s'étendait à tous. Les journaux boulevardiers, même le Figaro, racontaient des merveilles sur ses oeuvres et sur ses miracles. Parmi les preuves multiples de ce prestige inexplicable auprès de cer-

tains milieux, dom Bosco me raconta l'histoire de deux dîners, faits dans la colonie russe et polonaise se trouvant à Paris, et acceptés dans le but de l'oeuvre poursuivie. Dans l'un, l'amphitrion, un prince russe, par suite d'un pari, offrait à ses convives, au coeur de l'hiver, tout ce que l'été produit de variétés de fruits, melons, pêches, cerises, raisins, poires, fraises, etc. Tous ces fruits étaient frais ; ils n'étaient pas conservés. Le dîner avait coûté une quinzaine de mille francs. Dom Bosco était resté abasourdi de ce tour de force comme aussi de cette absurde prodigalité ; mais sous enveloppe il avait reçu, comme souvenir de sa soirée, la jolie somme de 10.000 francs. Dans le second dîner extraordinaire, un autre prince russe avait parié de faire servir des morceaux frais de tous les gibiers russes ; il y avait du renne, de l'ours de la mouche, comme disait dom Bosco, se méprenant dans sa traduction de Moscou ou de la Moskowa par l'analogie du mot mosca, mouche en italien³⁶.

(p. 134) Une des anecdotes, qui me sont restées dans la mémoire, est relative à la visite faite par dom Bosco, chez les grands orléanistes, comme il disait dans son baragouin italien pour désigner les princes d'Orléans. Le vent de la mode soufflait du côté du saint religieux ; les princes d'Orléans voulurent le voir. La princesse Blanche le fit inviter à venir dire la messe dans l'intime de leur famille. Son temps était tellement pris qu'il déclina l'invitation. A quelques jours de là, nouvelle invitation ; nouveau refus pour des motifs analogues ; il n'était pas libre le jour proposé. Sans se décourager, la princesse Blanche lui demanda une troisième fois de fixer lui-même le jour où il pourrait venir ; son mandataire insista beaucoup sur l'inconvenance qu'il y aurait à refuser et sur le mauvais effet que cela produirait. Dom Bosco ajouta : "Par charité, j'acceptai ; je dis chez eux la sainte messe, qui fut servie par un prince, qui s'appelait Czartoriski et par un de ses enfants³⁷. Après la messe, je trouvai une trentaine de personnes réunies dans un salon. Le prince Czartoriski me prit à part et me dit : "je tiens à ce que vous sachiez que je suis un bon chrétien." Je répondis que je l'en félicitais ; que du reste

il m'en avait (p. 135) donné deux témoignages : il avait répondu à la sainte messe et il avait reçu la sainte communion. Lui et le duc d'Alençon³⁸ avaient en effet communié."

Il me raconta encore des faits admirables de la protection de la Providence, lui venant en aide et lui faisant avoir parfois de l'argent d'une manière vraiment miraculeuse. Du reste il lui faut des sommes considérables. Les frais de la seule maison de Turin s'élèvent à 500.000 francs, dont pas un centime n'est assuré à l'avance. Tout vient de la charité publique et des aumônes recueillies chaque jour. La Congrégation Salésienne a pris une très grande extension ; elle comprend à titre différent plus de cent mille personnes. Pour le secrétariat du supérieur général, les dépenses de la poste, télégraphe, etc., sont de 25.000 francs. Ce chiffre me parut fantastique. Je me le fis répéter. S'il ne m'avait été assuré par mes vénérables interlocuteurs, j'aurais peine à y croire.

(p. 136) Dimanche 15 juillet

La journée du samedi se passa ... la nuit aussi. En approchant de Wiener-Neustadt, le coeur me battait d'émotion. Vers quatre heures et demie du matin, nous arrivâmes à cette station. Une voiture du château nous attendait à la gare. Naturellement je courus au cocher pour lui demander des nouvelles de Monseigneur. Il me répondit qu'il était à peu près la même chose ; que cependant la nuit n'avait pas été trop mauvaise. Je traduisis l'allemand du cocher à mes deux compagnons de route. Dom Bosco leva les mains au ciel en disant : "Je suis bien content : j'attendais avec anxiété ces nouvelles." En vérité il craignait de trouver Monseigneur mort.

Trois quarts d'heure après, nous arrivions à Frohsdorf. La voiture entra sous le porche du château. Je vis aussitôt Ernest, valet de pied, courir de l'antichambre de Monseigneur, où il était de service. Il venait m'avertir que Monseigneur m'attendait et voulait me voir tout de (p. 137) suite. Ferdinand Obry³⁹, premier valet de chambre, venait aussi me porter le si aimable appel

de Monseigneur, et m'assurer qu'il voulait me voir sur l'heure. J'obéis avec émotion et empressement, sans penser à mon costume de voyage et à la poussière qu'y avaient accumulée cinq nuits et quatre jours de chemin de fer sans arrêt. Je laissais dom Bosco aux soins du personnel du château. Je n'entendais que mon coeur, qui battait bien fort en s'approchant de mon maître bien-aimé. Je passais devant la porte de la chapelle et de là dans l'anti-chambre. Les portes du cabinet de travail de Monseigneur étaient ouvertes ainsi que celles du salon gris, qui communiquaient ensemble. Tout en avançant, je^{m^e} disais que je devais comprimer en moi-même tout signe d'émotion et de trop grande préoccupation. Le souvenir de ce qui était résulté de la première entrevue de Monseigneur et du comte de Blacas se redressait devant moi⁴⁰. J'arrivais sur le seuil du salon gris. Les dispositions ordinaires en avaient été changées. Plus de table de milieu, repoussée devant la cheminée ; deux lits debout à un mètre environ l'un de l'autre, la tête au mur. Monseigneur, ce matin-là, était dans le lit le plus rapproché de la cheminée.

(p. 138) J'allai à lui ; je lui baisai les mains avec toute l'effusion de mon coeur. Quel changement dans toute la personne de ce pauvre Prince ! J'en étais saisi, quel incroyable amaigrissement ! Sa figure toute diminuée était allongée ; les yeux démesurément agrandis conservaient néanmoins leur vivacité et leur expression ordinaire. "Eh bien ! me dit Monseigneur, vous ne vouliez pas me voir. J'ai été obligé de vous faire revenir. Quand j'ai appris que vous étiez venu et reparti, j'ai donné l'ordre qu'on vous arrêât par une dépêche et qu'on vous fît revenir. D'après mes calculs, je croyais que les télégrammes envoyés à Linz et à Munich vous seraient parvenus et vous diraient que je désirais vous voir."

Cette bonté de Monseigneur m'émouvait jusqu'aux larmes. Alors il me raconta dans les détails les phases de la maladie, et termina en disant : "Ils (les médecins) prétendent que j'ai une tumeur cancéreuse, ce n'est pas vrai, je le sais mieux qu'eux. Touchez. Vous verrez que je vais mieux ; mon estomac est à peine sensible."

J'avoue que dans la crainte de causer une douleur quelconque,

j'appuyais bien légèrement sur l'estomac de l'auguste malade. Il me prit (p. 139) alors la main, et pressant dessus avec assez de force, il la promena sur son estomac de droite à gauche, et il ajouta : "Voyez que je vais mieux ; la sensibilité a disparu ; il n'y a que là (à la base de l'estomac) où je sente encore quelque chose.

"Je ne sais si je guérirai ; cela m'est indifférent. Seulement, si Dieu veut que je reste encore dans ce monde, je lui demande de me conserver l'âme dans l'état où je la sens maintenant. Il me semble qu'elle est toute légère ... C'est si bon ! ... Dans cette maladie, Dieu m'a fait de bien grandes grâces, des grâces exceptionnelles.

- Quand le bon Dieu envoie une épreuve, répondis-je, il l'accompagne toujours de consolations, de grâces particulières.

- Non, me dit Monseigneur, vous ne savez pas. Dieu m'a accordé de très grandes grâces. Il m'a accordé entre autres celle de pardonner. C'est plus difficile qu'on ne croit de pardonner. Il ne suffit pas de dire qu'on le fait, il faut le faire en réalité et dans la pratique. C'est là la difficulté ... Il y avait des personnes, dont j'avais à me plaindre, qui m'avaient fait de la peine. Eh bien ! Je leur ai pardonné, et bien pardonné, il me semble. Je leur ai même pardonné à eux ... (eux, les princes d'Orléans)." Monseigneur, dans (p. 140) l'intimité, laissait souvent à deviner à ses interlocuteurs, qui étaient assez au courant pour suivre sa pensée sans explications.

Il y eut une pause.

- C'est en effet un acte héroïque, Monseigneur. La religion et la grâce de Dieu peuvent seules inspirer une semblable générosité. C'est bien, c'est très bien de pardonner ; c'est le devoir. Mais, Monseigneur n'a pas le droit d'oublier ..."

Le pauvre Prince sourit et me dit : "Ah ! du Bourg, vous êtes bien toujours le même. Du reste, vous avez raison. En politique, ils sont détestables. Vis-à-vis d'eux j'avais à pardonner ; je l'ai fait, et j'ai voulu que tout le monde le sût. Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux

qui nous ont offensés ! Je vous demande à l'avenir de m'arrêter, si vous m'entendiez mal parler d'eux ... A quoi sert de récriminer ? ... A propos je les ai vus⁴¹.

- Mais oui, Monseigneur, je l'ai su. Monseigneur en a-t-il été satisfait ?

- Oui, tout s'est bien passé. Ma femme les a reçus, et moi je les ai fait appeler et je les ai vus cinq minutes. Nous avons parlé de ma maladie ; j'ai demandé des nouvelles de leur (p. 141) famille. L'entretien a été très cordial. En sortant, le duc d'Alençon, dont j'ai toujours été content, vous savez, s'est arrêté au seuil de la porte et m'a dit : "Je ne veux pas sortir d'ici sans baiser la main de mon roi". C'était très bien ; aussi quand il s'est approché de moi, je l'ai embrassé de tout mon coeur.

- Cette phrase et le sentiment, qui la dictait, étaient en effet parfaits.

- Le comte de Paris, en me parlant de son fils, le duc d'Orléans, m'a demandé de me l'amener au mois de septembre, époque de ses vacances.

- Oh ! mon Dieu ! ces princes ne vont plus quitter Frohsdorf. Ils veulent réparer le temps perdu."

Monseigneur me parla de plusieurs autres choses intimes, et d'autres relatives à telle ou telle personnalité, de M. de Vanssay entre autres, qui était arrivé et demandait à être reçu. Il le voulait d'autant plus qu'il y avait une réconciliation à faire. (Monseigneur le vit dans la journée, mais M. de Vanssay ne résida pas au château.)

Monseigneur me dit encore qu'il avait voulu faire quelques modifications dans son testament ; qu'il en avait déchiré et fait brûler (p. 142) 21 pages ; qu'il était pour le moment tellement faible, qu'il ne pouvait les récrire ; qu'il le ferait plus tard.

"Vous m'amenez dom Bosco. Il doit lui tarder de dire la messe. Je voudrais que vous causiez avec lui. J'ai déjà entendu une messe et fait mes dévotions. En entendre une seconde me fatiguerait beaucoup. Expliquez-lui cela ; mais si ce saint homme se sentait

inspiré pour obtenir ma guérison, je ne voudrais pas manquer l'occasion. Ainsi, c'est entendu. Je vous charge de cette négociation ; n'allez pas faire de maladresse et me faire manquer le coche. Mon intention serait d'entendre demain, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, la messe de dom Bosco à quatre heures et demie ou cinq heures du matin. J'é communierai encore. Mais encore une fois, si aujourd'hui il se sentait inspiré, qu'on me le dise ... Vous viendrez me rapporter la réponse."

Monseigneur a toujours conservé son humour et la tournure enjouée qui lui était naturelle, même pendant les intervalles de ses crises si douloureuses.

Je courus à l'appartement préparé pour dom Bosco ; c'était le fumoir particulier de Monseigneur ; ce saint homme attendait. Je remplis mon (p. 143) message ; il parut regretter de ne pas dire tout de suite sa messe auprès de Monseigneur ; mais il n'insista pas, sourit à mon ouverture entière, qui faisait de lui un thaumaturge et accepta l'arrangement proposé. Je le conduisis de suite à la chapelle, dont M. l'abbé Curé, le chapelain officiel⁴², lui fit les honneurs. Pendant ce temps j'allais prévenir Monseigneur que tout était réglé d'après ses indications et que dom Bosco allait dire la messe à son intention.

"C'est bien, me répondit le Prince ; ma femme va l'entendre ; allez-y aussi ; vous communiez pour moi."

Dans la chapelle, Madame⁴³ était déjà à son prie-Dieu dans le sanctuaire. Charette⁴⁴ était là aussi. Dom Bosco dit la messe longuement, mais si pieusement ! - Il y avait environ dix minutes qu'il avait fini, qu'un valet de pied de service, Rondeau, vient m'informer que Monseigneur désire me parler. Que ces instants qui me redisent les bontés de mon bien-aimé maître m'ont causé de douces émotions ! - Dès que je fus près de lui, Monseigneur me dit : "Voyons, parlez-moi de dom Bosco."

Je me mis aussitôt à narrer mon voyage, à répéter quelques anecdotes sur l'oeuvre, la vie (p. 144) de dom Bosco (le chien gris, des miracles opérés par les prières à Notre-Dame Auxilia-trice, certains témoignages extraordinaires de la Providence vis-à-vis des oeuvres de la Congrégation et entre autres celui

qui récemment venait de se produire pour le séminaire destiné aux missions de Patagonie). Je racontais encore une foule de faits⁴⁵ du même genre ; après quoi, Monseigneur me dit : "Maintenant, allez me chercher ce saint homme et ramenez-le moi. - Mais je pense que l'intention de Monseigneur n'est pas que je reste présent à cette entrevue. - Pourquoi pas ? - Il me semble que je gênerais Monseigneur ; dans tous les cas, je serai gêné. - Non ; cela m'est indifférent. Vous ferez ce que vous voudrez ; allez le chercher."

Je partis ; dom Bosco était encore à la chapelle, faisant son action de grâces. Je l'informais que, dès qu'il aurait terminé, le Prince le recevrait. De la tête, il me fit un signe d'acquiescement et continua son oraison sans plus penser aux choses de la terre. Ces saintes gens sont admirables ! Ils plangent toujours, et si simplement ! - Bon ; je le laissais faire, parce que je ne savais comment m'y prendre pour que, vu les circonstances, il raccourcît ses prières. Je me bornais à répéter (p. 145) ce que je lui avais entendu dire si souvent pendant notre voyage : Patience ! - Voilà un second valet de pied, qui vient me redire que Monseigneur attend ; je reviens à la charge auprès de ce saint religieux, lui disant : "On ne peut ainsi faire attendre le Prince ; il vous appelle ; il faut aller." Nouveau signe de tête et même immobilité !

Tout a une fin dans ce monde, même les oraisons de dom Bosco. Il se lève enfin, lentement. Je lui propose de prendre quelque chose ; il en a un besoin extrême après son long voyage de deux nuits et un jour fait à jeun ou à peu près. Il accepte ; ses pauvres jambes ne paraissent pas bien solides : il est tout titubant. Pendant qu'il prenait son café au lait, un nouvel émissaire vient dire que Monseigneur réclame son visiteur. J'explique les causes du retard. Rien n'agite celui qui a le calme du ciel dans l'âme, le coeur, l'esprit et les habitudes⁴⁶. Enfin, c'est fini. Je le conduis auprès de Monseigneur. Pendant que j'attendais dans la pièce à côté, le cabinet de travail, Madame qui allait et venait, étant toujours de garde auprès de son royal époux malade, vint à moi et me dit : Monsieur du Bourg, je vous en prie, faites attention à être plus calme (p. 146) auprès de mon mari. Vous êtes agité ; il est si faible ! Vous pouvez le

fatiguer." Je remerciais Madame de cet avis, dont je profiterai et qui était d'autant plus utile que vraiment je ne m'apercevais pas de mon agitation extérieure. Cette pauvre Princesse, avec son extrême bonté, me fit des excuses sur la franchise de son avis, dont je la remerciais de tout mon coeur.

Pendant ce colloque, dom Bosco sortit de chez Monseigneur. Je le présente à Madame, à qui le saint homme dit avec sa naïve simplicité ; "Eh ! qui siete voi ?"⁴⁷ Madame sourit de cette interpellation et répond elle-même en déclinant ses noms et qualités, en rappelant l'origine de sa mère qui était princesse de Savoie, mais de la branche aînée, pas des Carignans⁴⁸... La voix claire et forte de Monseigneur se fait entendre : "du Bourg ?". - Je cours. - Dieu ! Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis dans les quelques secondes qui suivirent. Monseigneur, relevé de dessus son oreiller et assis sur son séant, les yeux vifs et étincelants, s'écria : "Mon cher, je vous le dis, je suis guéri. Il n'a pas voulu le dire : mais je l'ai bien compris ; je m'en tire encore pour cette fois."⁴⁹ - J'étais fou de joie ; les larmes aux yeux, je baisais la main de (p. 147) mon bien-aimé maître. Il ajouta aussitôt : "C'est un saint. Je suis bien heureux de l'avoir vu. Je vous charge de dire qu'on mette le couvert de ces deux religieux à la table de ma femme." J'ouvrais les yeux ; je ne comprenais pas cette dernière phrase. Monseigneur répondit à la muette question, faite par ma physionomie. "Oui, dit-il, on m'a fait des histoires, à cause de ce médecin français⁵⁰ qui arrive ce matin. Tous tant que nous sommes, nous n'arrivons pas à la cheville de dom Bosco. Vous direz à Blacas⁵¹ que je veux qu'ils mangent avec vous."

Je me retirais ; et, tout en savourant ce que je venais d'entendre, j'allais remplir mon mandat. Je cherchais à calmer les appréhensions du comte de Blacas de laisser voir un prêtre à la table de Monseigneur à un de ces coryphées de la science moderne, probablement dans le mouvement d'athéisme ou de préjugé anticléric. Je racontais à mon cher interlocuteur la réception de dom Bosco et toutes les démarches faites pour y arriver. Cette anecdote sembla rendre le comte de Blacas satisfait ; il se conforma sans réflexion aux ordres que je transmettais.

Ce dimanche, 15 juillet, était la Saint-Henri, et (p. 148) par là même la fête de Monseigneur. Il eut la bonté de permettre à son entourage alors à Frohsdorf de lui porter l'expression de ses souhaits. On ne devait que défiler devant son lit pour ne pas le fatiguer ; dix heures fut l'heure fixée pour rendre cet hommage de fidélité et d'attachement au Roi. Se trouvaient alors au château : le comte de Blacas, le marquis de Foresta, le baron de Raincourt, le général de Charette, René de Monti⁵² et moi ; MM. Huet du Pavillon et Frémont se joignirent à nous. A la suite les uns des autres, nous entrions par le cabinet de travail de Monseigneur, nous traversions le salon gris, occupé par notre auguste malade pour ressortir par le billard.⁵³ Le général de Charette avait enfin été invité, la veille, à venir habiter une chambre au château pour quarante-huit heures. Adéhaume de Cheviigné revenait de Marienbad et venait faire une apparition de quelques heures, avant de rentrer à Paris. On l'avait prié de se trouver à Vienne à l'arrivée du docteur Vulpian, afin de le conduire jusqu'au château de Frohsdorf. Ainsi M. de Cheviigné n'assista pas à ce défilé et n'arriva avec le docteur que vers les dix heures et demi^e.

On était un peu anxieux à Frohsdorf de l'attitude et du ton que prendrait ce docteur pari-(p. 149)sien, dont on savait à peine le nom, et qui arrivait sous la seule enseigne de la science. Comment se placerait-il vis-à-vis de Monseigneur, de sa position personnelle, ainsi que vis-à-vis des docteurs viennois, déjà appelés auprès du royal malade. Par sa courtoisie, son tact et son intelligence, le docteur Vulpian enchantait tout le monde. Il était arrivé à Vienne avec sa femme et sa fille, le matin même de ce dimanche, 15 juillet. Ces dames voulurent, en arrivant, aller à la messe ; lui-même exprima le regret d'en être empêché par les rendez-vous fixés d'avance par le docteur Drasche.

En route de Vienne à Frohsdorf, le docteur Vulpian répéta à plusieurs reprises qu'il aimait à s'incliner devant la valeur médicale du docteur Drasche ; qu'il n'avait pas la sotte prétention de croire qu'il ferait mieux que lui ; mais que, pour la dignité du corps médical français, il se réjouissait que Monseigneur eût

appelé un Français, et il reconnaissait l'honneur qui lui avait été fait, en étant choisi, etc. Au moment d'entrer au château, le docteur Vulpian demanda à M. de Chevigné, qui l'accompagnait, s'il devait enlever de sa boutonnière la rosette de la Légion d'honneur, ne l'ayant pas reçue de Monseigneur. (p. 150) "Pas du tout, répond avec raison M. de Chevigné, Monseigneur trouvera cette décoration bien placée sur votre poitrine, où elle dit votre science et les services rendus par vous ; le seul regret de Monseigneur sera de n'avoir pu lui-même vous la donner." Il y avait, dans cette question du docteur, une délicatesse de sentiments qui nous toucha tous. Bien des royalistes ne l'auraient peut-être pas eue. M. Vulpian se disait du reste très franchement républicain, mais républicain conservateur et respectueux de tout ce qu'était et représentait M. le comte de Chambord.

Il fut immédiatement présenté au Prince, à qui il renouvela les déclarations déjà faites au sujet des médecins autrichiens ; il ajouta que, puisqu'il avait l'honneur d'être appelé, il répugnait à venir simplement apporter un assentiment courtois à ce qui avait été fait par ses collègues ; il demandait à pouvoir pendant deux ou trois jours étudier la maladie, de manière à se faire une opinion personnelle.

Le docteur fut émerveillé de la simplicité, de l'humour et de la haute intelligence de Monseigneur. Il croyait trouver un esprit ordinaire, raidi dans une morgue hautaine et dans les souvenirs des grandeurs et des malheurs de la (p. 151) monarchie française. Il citait, en riant, cette plaisanterie de Monseigneur qui narrait son expérience du système Benting pour maigrir. En parlant des diminutions progressives du poids de son corps, il disait avoir calculé que, dans tant de semaines, il serait arrivé à peser moins tant de livres. "Ce que ce serait agréable d'être ainsi, docteur, d'être léger, de n'avoir pas à traîner avec soi un gros corps."

Pendant le déjeuner, la tenue du docteur fut parfaite ; et ses rapports avec dom Bosco m'amuserent beaucoup. Au lieu d'exciter l'étonnement ou de produire une mauvaise impression, ainsi que le craignait le comte de Blacas, la vue de ce saint et

célèbre religieux sembla l'intéresser. Il se fit présenter et lui dit que son fils (élève du collège Stanislas, institution très importante dirigée par les Marianites) avait eu la bonne fortune de le voir dans la visite, que, durant son séjour à Paris, il avait faite dans cet établissement⁵⁴. Tout était donc pour le mieux.

Au sujet de la maladie de notre cher Prince, la première impression du docteur n'avait pas été bonne. Il reconnaissait une vitalité incroyable en Monseigneur, après ce mois de souffrances violentes et de diète à peu près complète. (p. 152) Sans se prononcer encore, il croyait exact le diagnostic de ses collègues relativement à un cancer à l'estomac. Cette maladie peut durer, mais à la condition que le malade soutienne ses forces, en prenant et en digérant de la nourriture. Ce même jour, le 15 juillet, Monseigneur avait gardé une tasse de lait, ce qui n'avait pas eu lieu depuis longtemps. Il avait supporté de vraies fatigues par suite de toutes ces entrevues, de ces conversations ininterrompues depuis quatre heures du matin, et il ne s'en trouvait pas fatigué. Dans la journée, Monseigneur prit encore du lait avec succès. M. Vulpian estima la totalité de ces diverses prises à un demi-litre environ. C'était énorme ! Depuis le commencement de la maladie, par conséquent depuis un mois, une cuillerée à café de liquide produisait des douleurs atroces et des vomissements immédiats.

Quelles douces impressions je ressentis ce jour-là ! Je respirais cet air de Frohsdorf que mon coeur aspirait de loin avec tant de force durant ce mois d'anxiété ; j'étais entraîné par un courant d'espérance. Je n'avais jamais douté de la guérison de Monseigneur ; mais n'étions-nous pas dans la phase de la réalisation de cet espoir ? Le cri de Monseigneur : "Mon cher, je suis (p. 153) guéri, je m'en tire encore cette fois !" me revenait constamment à l'esprit.

Dans la journée, Monseigneur revit longuement dom Bosco, avec lequel Madame s'entretint aussi. Audience fut accordée au comte et à la comtesse de Vanssay, qui repartirent aussitôt pour Vienne ; au général de Charette. Le docteur Vulpian fut reçu également. Cette journée très chargée contrastait absolument avec les précédentes.

Le soir, à quatre heures et demie, le salut comme tous les dimanches. Dom Bosco, sur la demande de M. l'abbé Curé, le chapelain du château, prononça quelques paroles. Certes le saint homme n'est pas orateur ; sa parole est plus que simple, sans mouvement oratoire ; son langage en français est difficile, - cependant il remue les masses parce que la grâce de Dieu est en lui⁵⁵. Moi, je le trouvais ce soir-là charmant, admirable. Il parlait de Notre-Dame Auxiliatrice, des grâces sans nombre, que Dieu accordait par son entremise, et de la ferme espérance qu'il avait qu'elle rendrait notre Prince à la vie et à la santé. "Il viendra à Turin remercier la Sainte Vierge dans son sanctuaire ; j'attends ainsi l'honneur de sa visite." Ce langage dans la bouche de cet homme si réservé, si humble et si posi-(p. 154)tif, m'étonna et fut une confirmation de mes impressions du matin, d'autant plus que le mieux si incompréhensible de Monseigneur avait commencé pendant que les insomnies du voyage étaient une occasion particulière de prières pour dom Bosco. Du reste, ce qu'il disait actuellement contrastait tellement avec la tristesse et le découragement de ses paroles à Turin, qu'on ne pouvait qu'en être impressionné.

Naturellement, les paroles de ce saint religieux produisirent grand émoi chez certaines personnes de l'auditoire. Elles vinrent m'en parler et me prier de questionner mon vénérable compagnon de route. C'est ce que je fis le lendemain.

Le soir à dîner, le docteur Vulpian n'y était pas ; il avait désiré rejoindre sa famille à Vienne. A table, il y avait ce soir-là seize couverts⁵⁶ ; c'était la Saint-Henri ; on était assez en train, Madame présidait avec sa dignité et son affabilité ordinaires ; mais il manquait celui qui était l'âme de tout à Frohsdorf. On venait de servir le rôti et de verser le champagne dans les verres. Tout à coup je vois Valerand, le maître d'hôtel, Louis Obry, les valets de pied, qui se trouvaient du côté opposé à la porte ouverte de la salle à manger et lui faisaient face, je les vois, dis-je, (p. 155) s'arrêter pétrifiés, les yeux tendus vers l'enfilade des salons. En même temps, un des convives assis du même côté s'écrie : "Oh mon Dieu ! voilà Monseigneur !" En se portant vers la porte, mes yeux saisirent au passage le mouvement de la physionomie de Madame. Il fut si expressif et si touchant

que je ne l'oublierai jamais : d'abord surprise, stupeur, crainte des suites de l'imprudance, et ensuite tendresse, joie et espérance. Ces derniers sentiments amenèrent vivement Madame à son royal époux, dont elle prit et baisa la main. De vieux serviteurs comme moi ne pouvaient rester de sang-froid devant ce spectacle. Monseigneur était bien là en effet, dans sa robe de chambre, porté dans un fauteuil. Mais, mon Dieu ! qu'il était décharné et amaigri ! Sa belle tête rayonnait quand même ; et son timbre de voix retentit avec ses notes habituelles, quand il dit : "Je n'ai pas voulu qu'on boive à ma santé, sans moi." J'avais les yeux pleins de larmes. Cette apparition était pour moi comme celle d'un spectre ... Dans son lit, je n'avais pas vu Monseigneur comme je le voyais maintenant. Autour de moi, j'entendais parler de la bonne mine de ce pauvre Prince ... Certainement il faisait ce qui aurait paru être inadmissible les jours précédents : certainement j'avais une confiance absolue dans sa guérison : mais cet effroyable amaigrissement, plus saillant dans ce fauteuil et dans la position verticale du buste, m'impressionna péniblement. L'énergie, la bonté, l'entrain naturel de notre bien-aimé Prince se retrouvaient tout entiers dans le désir de nous faire une surprise et de nous causer une vive joie. Après avoir prononcé les paroles citées plus haut, Monseigneur demande un verre de champagne. Charette se précipite, présente le sien à Monseigneur, qui l'accepte. Avec la grâce et le geste royal qu'il savait mettre à ce qu'il faisait, Monseigneur dit : "A vous d'abord, ma chère. Je bois à vos santés, Messieurs." Il dirige d'abord son verre vers Madame, et puis il fait un mouvement circulaire, s'adressant à tout le monde. Il s'arrêta un quart de seconde, son regard rencontrant le vicomte du Puget⁵⁷. Ce dernier ne faisait pas partie de la maison du Roi ; et sa présence même hors du château n'était pas connue de Monseigneur. Monseigneur toucha de ses lèvres le bord de son verre, le rendit à Charette, et, en donnant l'ordre à ses gens de le rapporter dans son appartement, il s'écria gaïement : "Ils mangent du fromage glacé ; moi, j'en voudrais bien."

(p. 157) La nuit fut calme, quoique presque sans sommeil, à cause de l'excitation causée par l'agitation de la journée. Le lendemain matin, à quatre heures, dom Bosco célébra la messe dans le salon où reposait Monseigneur. C'était la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dans la matinée dom Bosco eut un entretien long et intime avec notre cher Prince, ainsi qu'avec Madame. Le reste de son temps, il le mit à la disposition des membres de la colonie, qui venaient chercher un conseil ou du moins une bénédiction⁵⁸. Dans la matinée, Monseigneur eut la bonté de me faire appeler. Il causa de choses et d'autres. Il exprima son étonnement d'avoir constaté la veille au soir que le château était envahi. "Il y a énormément de monde." Pour peu qu'on ait vécu dans l'intimité de la famille royale, on savait que Monseigneur n'aimait pas ces envahissements. Il me demanda si je connaissais les projets de chacun relativement au départ. "Charette m'agite, même quand je ne le vois pas ; et Chevigné, maintenant, (p. 158) en voilà assez : c'est la troisième fois qu'il revient. Pour vous, quels sont vos projets ? - C'est de repartir demain soir ; maintenant j'ai le coeur plus léger ; j'ai vu Monseigneur et je constate cette amélioration, qui nous donne toute espérance. Je remercie de tout mon coeur Monseigneur de m'avoir fait revenir. Mon seul désir est de n'avoir pas à réaccompagner dom Bosco et son assistant. Je ne sais s'ils se sentiront de force à entreprendre seuls le voyage de retour à travers l'Autriche. Ils ne disent ni ne comprennent un mot d'allemand. Je me mettrai à leur disposition. Dans le cas où je verrai qu'ils redoutent de partir seuls, je reprendrai avec eux la route d'Italie ; dans ce cas, je repartirai demain matin. Sinon, si Monseigneur le permet, je resterai jusqu'au soir. - Faites comme vous voudrez. Je suis bien aise de vous parler de l'aumône que je compte leur faire ; dites-moi ce que vous en pensez ; est-ce suffisant ? Je compte donner 15.000 francs et ma femme 5.000, ce qui fait 20.000 francs. Croyez-vous que ce soit assez ?" Je répondis que j'étais convaincu que ces bons Pères ne s'attendaient pas à une aussi forte aubaine pour leurs oeuvres. Monseigneur insista de nouveau : "Dites-moi bien si vous trouvez que c'est assez. Je veux (p. 159) donner largement ; faut-il aller jusqu'à 50.000 ? - Il me semble que 20.000

francs est dans une bonne mesure ; c'est très large et cependant raisonnable."

Monseigneur me parla ensuite de M. Vulpian et de ses honoraires. Le comte de Blacas était chargé de traiter cette question. Moi je le fus de faire part à dom Bosco de son offrande et de savoir s'il préférerait l'emporter de Frohsdorf ou de la toucher à son arrivée à Turin chez un banquier. A ce moment, Ferdinand, valet de chambre, apporta un petit pot de crème, que Monseigneur avala si gaiement, avec tant d'appétit, que cela paraissait être une véritable résurrection. Il avait retrouvé ce tour de main qui lui était particulier pour ramasser les dernières bribes de ce qu'il mangeait. Monseigneur me parla d'appeler ses neveux qui, fidèles à la consigne donnée, attendaient anxieux la permission de venir. Je fis remarquer ce qu'il y avait pour eux de pénible de voir les uns et les autres approcher leur oncle, et eux de rester au loin, se contentant de ce qu'on voulait bien leur écrire. J'ajoutais qu'il y avait même inconvénient, après avoir reçu les princes d'Orléans, de ne laisser voir aucun prince de la famille, de la branche (p. 160) aînée, auprès du Roi. Qu'il y avait, à côté des questions de coeur, de convenance, des raisons politiques et de prudence. - "Oui, vous avez raison : ils vont venir." A ce moment M. Vulpian et les docteurs ordinaires arrivaient : je me retirai à la hâte.

Pendant que ces savants médecins faisaient leur visite, étudiaient et se consultaient, nous nous retrouvions au fumoir. Je causais en tête à tête avec le marquis de Foresta, A. de Chevigné et René de Monti au sujet d'une idée qui m'était venue et qui pouvait être la solution du problème qu'à Paris, Lucien Brun, la Bouillerie et moi, nous n'avions point su résoudre. Il s'agissait de trouver dans notre détresse un acte public de recours au Sacré-Coeur de Notre-Seigneur. Bien des gens le réclamaient ; il correspondait au concours de prières faites partout pour la conservation du Roi. Monseigneur avait fait à ce sujet tout ce qu'il pouvait raisonnablement faire. Il avait consacré lui et sa famille. Il avait promis de consacrer la France et ses armées dans l'année suivant la Restauration. Il ne pouvait faire plus.

Aussi, laissant tout cela de côté, je m'attachais à un point spécial, précisé par Notre-Seigneur, dans ses révélations à la bien-

heureuse (p. 161) Marguerite-Marie⁵⁹. Il avait exprimé le désir que le Roi de France mît l'image de son divin coeur sur les étendards de son armée et le fît graver dans ses armes. C'est sur ce dernier point qui me semblait dépendre uniquement de la volonté personnelle de Monseigneur que l'on pouvait solliciter un acte de foi et de confiance, répondant à ce que nous désirions. Mes interlocuteurs approuvèrent, mais cela n'était qu'un désir. Tout dépendait de la volonté de Monseigneur. Le Père Bole⁶⁰, son confesseur, me poussait beaucoup à tout faire pour réaliser ce projet, et croyait que notre cher Prince serait disposé à l'accepter. Pour en faciliter l'adoption, préciser mon idée, et permettre plus aisément de l'étudier et de la discuter, je rédigeais un projet de déclaration dont voici le texte :

"Je suis profondément touché des nombreux témoignages d'attachement, que mes amis m'ont donnés et me donnent encore en ces jours d'épreuve ; et je les remercie des prières qu'ils adressent au ciel pour le rétablissement de ma santé. Si je la demande à Dieu, ce n'est que dans l'espoir de réaliser le constant objet de mes désirs, en consacrant mes forces et ma vie au service de l'Eglise et au bonheur de la France. (p. 162) Pour arriver à le faire, plein de confiance dans les miséricordes du Christ, qui a toujours aimé les Francs, je veux que l'image de son coeur divin soit gravée dans mes armes, comme étant l'égide tutélaire de ma personne, de ma famille et du principe, dont je suis pour la France le représentant et le gardien."

En attendant de pouvoir utiliser cette déclaration, en la soumettant à qui de droit, j'allais remplir ma mission auprès de dom Bosco. Je désirais en plus causer avec lui du sujet qui nous préoccupait tous, à l'exclusion de tous autres. J'espérais lui arracher quelques mots intimes, complétant ceux qu'il avait prononcés en public sur le rétablissement de Monseigneur. Il avait dit : "J'ai plus que des espérances, j'ai la certitude." Quand je lui demandais ce qu'il fallait entendre par là, il me répondit qu'il fallait avoir confiance dans Notre-Dame Auxiliatrice, et il exprima d'un air convaincu sa profonde admiration pour Monseigneur et pour Madame. "La grâce de Dieu s'est répandue sur ces âmes : elles n'aspirent qu'au bien et n'aiment que le service de Dieu." - J'in-

sistais sur le point qui me préoccupait ; et à la fin, j'obtins de dom Bosco cette réponse : "Monseigneur ne régnera pas ; (p. 163) mais j'espère que la Sainte Vierge lui rendra la santé.

- Mon cher Père, si la Providence rend la santé à Monseigneur, c'est pour utiliser ses grandes qualités et sa position ; elle lui rendra son trône afin de lui permettre de défendre l'Eglise et de faire le bien.

- Oui ; Notre-Dame Auxiliatrice le conservera ; mais prenez garde aux francs-maçons.

- Il n'y a rien de si bien gardé que ce que Dieu garde. Que voulez-vous que nous fassions ? Malgré toute surveillance, une embûche est humainement impossible à éviter⁶¹. Quant aux gens de la maison, ce sont tous de vieux serviteurs ou leurs enfants, élevés à l'ombre du château et attachés comme leurs pères à la famille royale. Du reste, en dehors des raisons morales, qui sont les meilleures, il y a les intérêts matériels qui restent attachés à la vie du Prince.

- Non, me répondit dom Bosco, détrompez-vous. Les francs-maçons ont les bras bien longs ; même dans nos maisons religieuses et pour des intérêts moindres, ils s'introduisent et agissent... Enfin, je vous le répète ; faites attention aux francs-maçons.⁶²

Cet entretien me frappa ; il correspondait si bien (p. 164) à ce que Monseigneur avait dit dès le début : qu'il était empoisonné, - au propos de M. Schnerb, chef de la Sûreté au ministère de l'Intérieur, tenu à M. de Lareinty, - et à plusieurs autres indices.

Cependant je me répétais que puisque Dieu nous rendait notre auguste Prince, ce n'était pas pour ensuite l'abandonner ; que dom Bosco en me parlant des francs-maçons comme il venait de le faire, n'avait fait que répéter une rengaine, que nous avons tous à la bouche ; que certes il y avait un danger sérieux, facile à comprendre, mais que ce danger existerait toujours. Le dire de dom Bosco sur ce que Monseigneur ne régnerait pas, me semblait aussi une impossibilité. Enfin Monseigneur allait mieux, et on priait en France avec ardeur. Du reste, je me promis de parler de ma conversation à qui de droit avant mon départ.

Chacun dans le château obéissait à l'impulsion particulière de son caractère et de ses préoccupations personnelles ; Charette avait été reçu le 15, par Monseigneur ; il participait à l'allégresse générale avec la vivacité de ses sentiments et avec son expansion habituelle. Il avait reçu, la veille, l'oriflamme du Sacré-Coeur, déployée sur (p. 165) le champ de bataille de Patay⁶³ et devenue l'enseigne des Zouaves pontificaux en France. Monseigneur et cette oriflamme étaient devenus son unique objectif. De là au désir de les réunir, il n'y avait qu'un pas, qu'il franchit rapidement. Aussi était-il à la poursuite de chacun de nous pour nous déclarer qu'à toute force il fallait qu'il vît encore Monseigneur et qu'il lui fût permis de lui porter le drapeau du régiment (notre relique) troué de balles et maculé de taches de sang de nos camarades tombés en 1870 en combattant sous cette sainte bannière. Charette voulait l'étendre sur Monseigneur et la confier ensuite à la garde de Madame pour la conserver. J'avoue que je ne comprenais pas clairement pourquoi ce désir que Madame la gardât. Était-ce en prévision de l'avenir ? Mais peu importe. M. de Blacas obtint une audience de quelques minutes pour le général qui devait partir le lendemain pour Brundzé. Notre cher Prince me fit appeler pour m'interroger sur ce que voulait faire le général ; il craignait une scène étrange avec ce drapeau dans sa chambre de malade. Enfin l'audience eut lieu : tout se passa bien ; Charette fit sa phrase, obtint la permission d'étendre le drapeau sur Monseigneur, qui dit avec beaucoup de bonté, (p. 166) qu'il le considérait comme une relique, et qu'à ce titre il voulait bien qu'on le déposât sur lui. Le lendemain, en me racontant cette entrevue, Monseigneur ajouta que cette oriflamme et les souvenirs qu'elle lui rappelait, lui avaient fait impression, et que par suite il avait eu une crise de vomissement.

Néanmoins l'état de notre auguste malade était très amélioré. L'étude faite par le docteur Vulpian l'amenait à conclure, comme ses collègues, à une tumeur cancéreuse. Il donna à Monseigneur une ordonnance, dont le but était de calmer les vives souffrances que ce pauvre Prince ressentait dans la bouche. La langue était tuméfiée et comme mise à vif, le palais aussi. Le

soulagement ressenti par Monseigneur par suite de ce médicament fut sensible, et l'enchantait. Le docteur Vulpian fit interrompre l'eau de Marienbad, que Monseigneur prenait à petites doses. Il jouissait d'une véritable faveur, que les princes lui témoignaient avec grande bonté ; et lui, montrait qu'il appréciait la grandeur morale de notre auguste Prince, son intelligence d'élite et son esprit si gai, si français. Le docteur au milieu de nous tenait des propos, qui ranimaient nos espérances. Si Monseigneur continue à se nourrir (p. 167) comme il l'avait fait depuis deux jours, il ne doutait pas de voir revenir les forces, et par là le moyen le plus efficace pour lutter contre la maladie. Il approuvait tout ce qui avait été fait et dit par les docteurs autrichiens, MM. Drasche et Meyer.

(p. 168) Mardi 17 juillet

Charette au passage sauta à côté du cocher de la voiture qui emmenait dom Bosco, dom Rua et moi vers la gare de Wiener-Neustadt⁶⁴. J'accompagnais jusque-là ces bons Pères, qui m'avaient assuré qu'une fois lancés dans leur train direct pour l'Italie, ils se tireraient bien d'affaire tout seuls. En route, Charette raconta mille folies, qui amusèrent beaucoup les deux religieux et firent leur conquête. On parla de Rome, des Zouaves, du bon vin, de Pie IX, de l'avenir et du roi de France rendant au Pape son indépendance temporelle⁶⁵. On se quitta. Le train partait⁶⁶.

Notes

1. Le marquis de Dreux-Brezé (sans accent sur bre).
2. Lucien Brun (1822-1898), avocat lyonnais, sénateur, conseiller politique du comte de Chambord (voir, sur lui, la notice de Chr. Ponson, Les catholiques lyonnais et la Chronique sociale, Presses universitaires de Lyon, 1979, p. 26-27).
3. Joseph de la Bouillerie, ancien ministre, sénateur (voir J. du Bourg, op. cit., p. 28).
4. Orthographié à la française : dom.
5. On sait que, ce 12 juillet, Joseph du Bourg revenait - en train - de Frohsdorf, c'est-à-dire de Vienne, en Autriche.
6. Les responsables des comités légitimistes du Sud-Ouest.
7. Titre donné au comte de Chambord tout au long de ce récit.
8. Le comte de Chambord était soigné par des médecins autrichiens : le docteur Meyer, le docteur Drasche ... Toutefois, quelques heures auparavant, M. de Dreux-Brezé avait été informé "que Monseigneur avait consenti à adjoindre un médecin français à ceux qui le soignaient déjà ; on avait même prononcé le nom du docteur Potin" (J. du Bourg, supra, p. 113). En fait, cette célébrité n'était pas libre. Ces messieurs devaient se rabattre sur M. Vulpian, ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, qui - tare grave, en l'occurrence - était républicain. Nous le retrouverons bientôt.
9. A cet endroit, il faut rappeler que les royalistes français étaient alors partagés entre les légitimistes, fidèles à la branche aînée des Bourbons, qui, en la personne du roi Charles X, avait été chassée par la révolution de juillet 1830 ; et les orléanistes, qui, en la personne du roi Louis-Philippe d'Orléans, s'étaient installés à la place de Charles X à la même date. Autres points d'histoire à ne pas oublier : en février 1848, les orléanistes et la monarchie de juillet avaient à leur tour fait les frais d'une révolution ; et, dans les trente-cinq années qui avaient suivi (1848-1883), trois régimes s'étaient déjà succédé : la Deuxième République (1848-1851), le Deuxième Empire (1851-1870) et la Troisième République. Les légitimistes ne pardonnaient pas aux orléanistes - moins hostiles à 1789 - la révolution de 1830 et un certain rejet de l'Ancien Régime. Bon témoin de leur mentalité, ce M. Plista aurait préféré la République ("toute forme de gouvernement") à un régime orléaniste.
10. Léon XIII avait confié à dom Bosco la lourde tâche de terminer la construction de cette église de Rome, qui s'élève aujourd'hui à proximité de la gare centrale. En France, le saint avait quêté pour cela.

11. Marie de Maistre, l'une des filles de Rodolphe de Maistre, fils aîné de Joseph de Maistre. Marie de Maistre avait épousé un marquis Fassati. On notera que cette dame était par conséquent la petite-fille et non la fille de Joseph de Maistre, contrairement à ce que prétendait par exemple le chanoine Clément Tournier, dans Le bienheureux don Bosco à Toulouse, op. cit., p. 54. Joseph du Bourg, ayant épousé une de Maistre, apparemment fille de l'un des onze enfants de Rodolphe, était par alliance neveu de la marquise Fassati. Voir, dans E. Ceria, Memorie biografiche, t. XII, p. 181, une partie de l'arbre généalogique de la descendance de Joseph de Maistre. Toutefois, ce tableau n'est ni complet ni parfaitement exact.

12. Le baron Ricci de Ferres, ayant épousé Azélie, deuxième fille de la marquise Fassati, était, par alliance, cousin de Joseph du Bourg.

13. Sur l'oratoire du Valdocco et son extension vers 1883, on pourra consulter F. Giraudi, L'oratorio di Don Bosco. Inizio e progressivo sviluppo edilizio della casa madre dei Salesiani in Torino, 2ème éd., Turin, 1935.

14. Entendre par là l'église Marie-Auxiliatrice, terminée en 1868. Joseph du Bourg ne semble pas avoir remarqué dans l'enceinte du Valdocco l'église plus ancienne dédiée à saint François de Sales (inaugurée en 1852).

15. Pour ce Français de la fin du dix-neuvième siècle, don Bosco était, avant tout, non pas l'éducateur, mais le thaumaturge.

16. L'étage des camerette de don Bosco, aujourd'hui transformé en musée don Bosco.

17. Constance, née en 1793, fille cadette de Joseph de Maistre (cadette, non pas aînée, comme l'insinue le tableau cité du P. E. Ceria), avait épousé le duc de Laval-Montmorency.

18. En effet, huit jours auparavant, il avait déjà refusé de se rendre à Frohsdorf. Le 4 juillet, don Bosco avait reçu de l'abbé Curé, chapelain du château, une dépêche ainsi conçue : "Monseigneur comte de Chambord désire beaucoup vous voir. Je vous prie de partir immédiatement pour Frohsdorf. Réponse payée vingt mots." Il avait répondu qu'à peine rentré de France, fatigué et malade, il ne se sentait pas la force d'entreprendre un aussi long voyage ; qu'il prierait et ferait prier ses enfants. (E. Ceria, Memorie biografiche, t. XVI, p. 333.)

19. La formule a choqué le P. Auffray, d'ordinaire moins chatoilleux pour les images : "l'on dépêcha ... un émissaire chargé, comme il l'écrivait lui-même, dans le langage hautain des cours, "de le ramener mort ou vif" (Un saint traversa ..., p. 218). Du reste, le biographe forçait le trait pour provoquer l'indignation du "manant" : Joseph du Bourg n'a jamais écrit avoir été "chargé" de "ramener" don Bosco "mort ou vif".

20. Le roi de France Louis XI (1423-1483) appela François de Paule (v. 1416-1507), saint calabrais, à Plessis-les-Tours, dans l'espoir qu'il prolongerait sa vie.

21. Voir, ci-dessus, n. 18, la dépêche de l'abbé Curé, 4 juillet.
22. Cette correspondance semble avoir été perdue.
23. Le vendredi 13 juillet.
24. Le dimanche, il aurait au moins fallu s'arrêter pour la messe. Du reste, les catholiques du temps répugnaient à voyager le "jour du Seigneur".
25. La réunion annuelle des anciens élèves de l'oratoire, fixée vers le jour de la fête de don Bosco (S. Jean-Baptiste, 24 juin).
26. Michele Rua, né en 1837, avait quarante-six ans. Pour l'heure, il était préfet général de la congrégation salésienne. Il sera vicaire général de don Bosco en 1884 et lui succédera, comme supérieur général, de 1888 à 1910.
27. La cour des étudiants et la cour des apprentis. D'après don Rua, don Bosco, ce 13 juillet, ne s'est pas expliqué avec précision sur le but de son voyage : "Senza dire dove si recasse, lascio' intendere che si portava presso un infermo, che desiderava ardentamente la sua visita ..." (M. Rua, rapport inachevé cité, dans A. Amadei, Il servo di Dio .., t. I, p. 328).
28. Sic, pour Facchino, porteur.
29. Selon P. Larousse, dans le Grand dictionnaire universel du XIXe siècle (t. V, p. 320), un coupé était alors un "compartiment de diligence ou de wagon renfermant une seule banquette", non pas deux ou plus. La suite dira que le compartiment de Joseph du Bourg était un "coupé-lit". Selon la même source, il faut entendre par là un "coupé de wagon dont la banquette est disposée de façon à pouvoir servir de lit". Cette banquette, était apparemment divisée en trois fauteuils.
30. Le P. Auffray a regimbé devant la familiarité de la tournure. "Est-ce assez drôle !", lisons-nous dans sa copie du passage (Un saint traversa .., p. 222).
31. Autre retouche. "Voilà la pauvreté chrétienne !", a écrit le P. Auffray (ibid.) dans la même transcription, généralisant la considération plus nuancée de Joseph du Bourg.
32. Pour don Bosco, l'aspect politique du voyage était secondaire.
33. Mestre était un noeud ferroviaire près de Venise.
34. L'empereur d'Autriche, François-Joseph Ier (1830-1916).
35. N'allons pas imaginer un jeûne extraordinaire. E. Ceria expliquait paisiblement que "les secousses du train incommodaient don Bosco" et que, "pour cette raison, il se chargeait l'estomac le moins possible" (Memorie biografiche, t. XVI, p. 337).
36. Le P. Ceria n'a parlé de ces repas de Paris que dans l'épisode de Frohsdorf (op. cit., p. 338).
37. Auguste Czartoryski (1858-1893), futur salésien, qui a

été déclaré vénérable par Rome en 1978. Auguste était le fils du prince Ladislas Czartoryski et de la princesse Maria Amparo, fille de la reine d'Espagne (+ 1864). Les Czartoryski étaient alliés aux Orléans depuis que la princesse Marguerite d'Orléans (1846-1893) avait épousé, en 1872, le prince Ladislas (en deuxièmes nocés pour celui-ci, par conséquent). Auguste était l'aîné. La messe de don Bosco fut célébrée chez eux, à Paris, à l'hôtel Lambert, le 18 mai 1883, écrivait le P. Auffray avec une certaine vraisemblance (Un saint traversa .., p. 193-194, texte et note). Il ajoutait : "A cette messe de l'homme de Dieu, sept princes ou princesses, d'Orléans ou Czartoryski, étaient présents. Tous communièrent, le comte de Paris en tête. Au pied de l'autel, faisant humble service d'enfant de chœur, se trouvait l'aîné du prince Ladislas, le jeune Auguste Czartoryski, âgé de 25 ans." Que penser de ce "Tous communièrent", édifiant, mais peu vraisemblable ? En tout cas, le récit de du Bourg est moins affirmatif sur l'unanimité des communions à l'hôtel Lambert.

38. Ferdinand (1844-1910), duc d'Alençon, qui, en 1868, avait épousé Sophie (+ 1897), soeur de l'impératrice Elisabeth d'Autriche.

39. En 1830, lors de la révolution de juillet, Ferdinand Obry était postillon de Daumont aux écuries du roi, Charles X. Il fut choisi parmi les serviteurs de la cour pour accompagner la famille royale dans son exil en Ecosse, devint valet de chambre de "Monseigneur" et son homme de confiance, et enfin surintendant du château de Frohsdorf (voir J. du Bourg, Les entrevues .., p. 111).

40. Quelques jours avant, le dimanche 8 juillet, le comte de Chambord avait revu pendant quelques instants le comte de Blacas, l'un de ses amis de France. L'émotion avait entraîné "une nuit agitée et de nouvelles crises de vomissement" (J. du Bourg, Les entrevues .., p. 85). D'où les appréhensions de du Bourg.

41. Le comte de Paris, chef de la famille d'Orléans, le duc de Nemours et le duc d'Alençon (sur ce dernier, voir, ci-dessus, n. 38) étaient venus rendre visite au comte de Chambord le samedi 7 juillet (J. du Bourg, Les entrevues .., p. 100-101). Le comte de Chambord n'ayant pas de fils, en vertu de la "loi salique", un membre de la famille d'Orléans lui succéderait ...

42. L'auteur de la relation du voyage de don Bosco au nonce de Vienne (voir notre introduction, n. 5).

43. La femme du comte de Chambord, Marie-Thérèse (1817-1886), fille de François IV (1779-1846), archiduc d'Autriche d'Este, et de Marié-Béatrice de Savoie (+ 1840). Elle était, par son père, de la famille des Habsbourg - ce qui expliquait sa présence en Autriche - et, par sa mère, de la famille des princes de Savoie, c'est-à-dire des rois d'Italie.

44. Athanase, baron de Charette, né à Nantes en 1832 ; lieutenant-colonel des zouaves pontificaux, général de brigade en 1871, l'une des personnalités du parti royaliste. Sa fougue mal tempérée gênait parfois ses amis. Le comte de Chambord se méfiait de ses fantaisies.

45. "Une foule de faits", est-ce bien certain ? N'oublions pas

que l'action de grâces de don Bosco se poursuivait. Si longue qu'elle ait pu paraître, elle n'excéda pas une heure, pensons-nous. Otez les dix minutes du début et les quelque vingt minutes de la fin : au total, cette conversation n'a pas pu dépasser la demi-heure.

46. Le récit du P. Auffray (Un saint traversa .., p. 223-224), qui résume cet épisode remarquable sur le calme et l'esprit de prière de don Bosco, semble n'être qu'une reconstruction pittoresque et gratuite. Le biographe s'est pourtant contenté de démarquer le texte de du Bourg, composé d'après des souvenirs précis.

47. "Eh ! qui êtes-vous ?" Le livre porte bien : qui, et non chi, comme il se devrait.

48. Voir, ci-dessus, la note 43, sur madame de Chambord.

49. Propos contrôlé par un témoignage immédiat : "... quand le Père sortit, il dit à Monsieur du Bourg qui l'avait introduit : Voyez-vous, mon Cher, ce n'est pas le premier venu que Don Bosco, je sens qu'il m'a guéri !" (A. Curé à S. Vannutelli, 17 juillet 1883, éd. cit., p. 572.)

50. Le docteur Vulpian.

51. Le comte Stanislas de Blacas. Voir l'introduction, ci-dessus.

52. L'auteur de Souvenirs sur le comte de Chambord, Paris, éd. Emile-Paul Frères, 1931, 268 p. : comte René de Monti de Rezé.

53. On lit dans la relation de l'abbé Curé : "Je fermai la marche en qualité de Curé, et Monseigneur me dit : Je voulais vous voir ces jours-ci, mais je suis si fatigué ! Il ajouta en parlant de Don Bosco et de son Compagnon Don Rua : Don Bosco prétend qu'il n'est pas le vrai, que c'est l'autre. Et comme je ne comprenais pas : Oui, répéta-t-il, ce n'est pas lui qui fait les miracles, mais son Compagnon, c'est aussi un Saint." (Lettre citée, p. 573.)

54. D'après le P. Auffray (Un saint traversa la France, p. 261), don Bosco visita le collège Stanislas, tenu par les marianistes - non pas marianites, comme l'a écrit du Bourg - le 22 mai 1883. Toutefois, E. Ceria (Memorie biografiche, t. XVI, p. 268) a reproduit un passage de la chronique de la maison, qui logeait l'événement au 25 mai. Erreur de transcription ?

55. Laissons parler un témoin immédiat, le chapelain lui-même : "Le soir après le Salut, je lui demandai de nous adresser quelques paroles, puisque la fatigue l'avait empêché de le faire à la grand' Messe. Il le fit très volontiers ; et très simplement, très paternellement il nous félicita, et nous exhorta en même temps à la Sainte Communion, à la dévotion à la Ste Vierge, à la confiance dans la prière. Il nous promit en terminant, que quand il reviendrait pour rendre grâces à Dieu avec nous de la faveur obtenue, nous ne serions pas seuls, mais que Monseigneur serait avec nous ..." (A. Curé à S. Vannutelli, lettre citée, p. 572-573).

56. Exactement dix-huit, d'après de Monti, ouvr. cit., qui a aussi décrit la disposition des convives autour de la table : don Bosco à la gauche du comte de Blacas, lui-même face à la maîtresse de maison. Le menu du repas a été reproduit dans son livre :

potage à la Reine, aloyau braisé à la jardinière, poulet à la Villeroy, punch à la romaine, gigot de chevreuil sauce poivrée, choux-fleurs sauce au beurre, plombière à la vanille garnie de génoises. (Voir E. Ceria, Memorie biografiche, t. XVI, p. 342, note.)

57. Secrétaire du général de Charette, semble-t-il.

58. Emploi du temps habituel de don Bosco en voyage.

59. Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690), à qui l'on fait remonter la dévotion au Sacré-Coeur, avait été béatifiée en 1864. Elle ne fut canonisée qu'en 1920.

60. Orthographes variées : Bole, Boll ... Dans l'édition de la lettre de l'abbé Curé par E. Ceria, on lit : Role (p. 573), certainement par erreur de transcription.

61. Joseph du Bourg pensait aux tentatives d'empoisonnement, dont le comte de Chambord était persuadé d'avoir été victime.

62. Les historiens salésiens ne semblent pas avoir jamais relevé ce détail, qui correspondait bien à la mentalité catholique de l'époque.

63. Les 2 et 4 décembre 1870, à Patay (Loiret), la première armée de la Loire, avec le corps des zouaves pontificaux de Charette, avait été -glorieusement - battue par l'armée prussienne.

64. A cet endroit, l'abbé Curé complète du Bourg, tout à coup moins abondant : "Hier matin, les deux Saints Prêtres nous quittèrent, après avoir dit la Ste Messe, l'un à 5 heures $\frac{1}{2}$, l'autre à 6 heures. Monseigneur voulut les voir encore avant leur départ, et Il embrassa tendrement Don Bosco, en le remerciant d'être venu ..." (A. Curé à S. Vannutelli, 17 juillet 1883, lettre citée, p. 573-574.) Il faut croire que cette lettre, commencée le 17 - selon sa date - ne fut achevée que le lendemain (voir, ci-dessus, hier matin, qui désigne pourtant le même jour).

65. Ces thèmes convenaient parfaitement aux deux principaux interlocuteurs : don Bosco et Charette. Celui-ci avait été zouave pontifical ; les zouaves pontificaux avaient combattu pour l'indépendance temporelle du pape Pie IX (Castelfidardo, 1860) ; cette indépendance avait disparu depuis la prise de Rome par les Italiens en septembre 1870 ; don Bosco avait été grand ami de Pie IX disparu depuis peu (1878) ; l'un et l'autre aimaient plaisanter (le bon vin ...).

66. Le lecteur aimera savoir si le comte de Chambord avait été réellement guéri. L'amélioration de son état persista pendant trois semaines. On en a une preuve dans une lettre que la comtesse, sa femme, écrivit à don Rua le 29 juillet suivant. (La lire dans les Memorie biografiche, t. XVI, p. 348.) Au début du mois d'août, le comte tira même quelques daims que ses valets faisaient passer dans son parc à proximité de son fauteuil. Puis, pour une raison ou pour une autre (le P. Auffray accuse son imprudence), il retomba malade et expira le 24 août. Le 14 octobre, la comtesse répondit avec une grande délicatesse aux condoléances de don Bosco (lettre éditée dans les Memorie biografiche, t. XVI, p. 352).

LES TRAITES PRINCIPAUX DU VISAGE DE DON BOSCO
DANS LES LETTRES DE SES CORRESPONDANTS LAICS

Images et relations sociales

Le 18 février 1979, le dernier témoin du voyage de don Bosco à Lille en mai 1883 s'éteignait à Vauvert (Gard), à l'âge de cent deux ans. Au début de 1979, le chanoine Phioly décrivait encore à son filleul, le prêtre lyonnais Daniel Vandenberg, le don Bosco qu'il avait vu prêcher à Saint-Maurice de Lille quatre-vingt-seize ans plus tôt : "J'avais environ sept ans. Je ne me rappelle plus ce qu'il disait ; mais je me souviens qu'il était petit, plutôt trapu ..." L'image que ce prêtre avait gardée de don Bosco colorait tous ses souvenirs sur lui.

Le phénomène est universel. Nos relations avec autrui sont marquées par les images, physiques ou morales, que nous en avons reçues. L'historien ne peut négliger cette observation, car la connaissance des images éclaire à son tour lesdites relations, sur lesquelles il aime être informé. Quand il s'agit de don Bosco, les relations qu'il a entretenues avec les laïcs se comprennent à partir des images réciproques qui les sous-tendaient, celles que les laïcs se faisaient de don Bosco et celles que lui-même se faisait des laïcs. Il est donc utile de réfléchir sur les unes et sur les autres. Or, on connaît probablement mieux aujourd'hui celles-ci (les siennes) que celles-là (les leurs). Pour don Bosco, le laïc était la mère abandonnée avec des en-

fants à nourrir, le banquier fortuné capable de l'aider dans ses entreprises humanitaires, l'homme politique qui entravait ou facilitait ses démarches, le maire ou le chef de gare - influents l'un et l'autre - des petites et des grandes villes, le châtelain ou la châtelaine qui le recevaient quand il se déplaçait ou se reposait, le membre actif de la conférence locale de Saint-Vincent-de-Paul qui tenait en estime son oeuvre sociale pour les abandonnés, le paysan de sa propre famille fier de l'oncle prêtre qui avait réussi, etc. Un monde de riches et de pauvres, d'enfants et de vieillards, d'hommes et de femmes, d'ignorants et de gens instruits peuplait son imagination. Cela n'est pas tout à fait ignoré. Mais ses rapports avec autrui étaient aussi déterminés par une autre catégorie d'images, qui sont moins connues : les visages qu'il nourrissait de lui-même et sur lesquels se fondait sa propre compréhension de soi. Ces traits lui étaient partiellement répercutés par ses interlocuteurs, entre autres par leur correspondance. On sait que le "rôle" d'un homme dans la société, la position qu'il y occupe vis-à-vis de ses semblables, est canalisé par de telles images. Il paraît bon d'en faire l'objet de cette analyse.

Les lettres des correspondants laïcs de don Bosco

Elle sera originale. L'étude systématique des lettres envoyées à don Bosco n'a en effet jamais été faite. Du reste, ces lettres n'ont pour la plupart jamais été éditées. Notre examen ne sera pas exhaustif. Toutes les lettres ne méritent pas ici une égale considération. En fait, dans le sondage qui suit, nous n'avons retenu qu'un lot de lettres annotées de la main de don Bosco, qui ont été rassemblées dans un dossier particulier des archives salésiennes¹. Les documents que ses secrétaires des dernières années ne lui remirent peut-être pas se trouvent par là automatiquement exclus de l'enquête. L'échantillonnage sélectionné est suffisamment large et varié : dans les quelque deux cents pièces étudiées, toutes les classes de la société sont représentées ; et, pour éviter l'arbitraire, l'exploration a couvert toutes les missives des correspondants dont les noms commençaient par les lettres comprises entre A et N.

Les lettres envoyées à don Bosco présentent un intérêt socio-

logique multiple. Elles nous sont précieuses par le défilé d'images du saint qu'elles suggèrent et qui lui furent renvoyées durant sa vie : entrepreneur, homme d'affaires, prêtre habile, et aussi confident, ami et père.

Le propriétaire et l'homme d'affaires

Il serait bien extraordinaire que tous les laïcs qui écrivaient à don Bosco n'aient vu en lui que le prêtre et l'apôtre. Ne fut-il pas chef d'entreprises et propriétaire de terrains toujours plus vastes entre 1846, au temps de la maison Pinardi, et sa mort en 1888 ? Matteo Gastaldi, Turinois bon teint (il habitait via Po, n° 55, à Turin), lui demandait un rendez-vous pour régler à l'amiable une question financière. Faute de quoi, il ferait intervenir un avocat². L'avocat Raimondo Maccia, "directeur de recherches de police", avait été sollicité par un adversaire de don Bosco pour l'affaire épineuse de l'héritage du comte Belletrutti, convoité par un fils naturel de celui-ci³. Au sortir du Valdocco, où il avait travaillé quatre ans, Antonio Mezzano se plaignait de ne retrouver que six chemises au lieu des douze qu'il avait apportées en arrivant⁴.

L'entrepreneur oblitérait parfois l'homme d'oeuvres. Ainsi dans la lettre de Lorenzo Gentilini, qui envoyait à don Bosco douze lires pour abonnement à deux de ses publications et acquisition de l'un de ses livres⁵ ; dans celle de Giorgio Ghietti qui, en termes assez secs, s'informait des résultats de la loterie de don Bosco pour l'année 1857⁶ ; et dans celle du négociant turinois Giuseppe Isella, qui définissait le prix d'un autel, que don Bosco avait eu vraisemblablement l'intention d'acheter pour son église Marie-Auxiliatrice en voie d'achèvement⁷. Quant à lui, François de Paule Notarbartolo, prince de Sciarra (demeurant à Paris, avenue des Champs-Élysées), qui avait reçu un diplôme de coopérateur salésien, s'inquiétait, avant de le signer, du montant des versements annuels qu'il devrait opérer⁸.

Le prêtre de Marie auxiliatrice

A partir de 1865, don Bosco fut à Turin le prêtre de Marie auxiliatrice, la Vierge secourable dont ses publications relatèrent bientôt les grâces surprenantes. Le sanctuaire terminé en 1868 devint un centre de pèlerinage. Le fondateur des salésiens était dans certains cas simplement la boîte aux lettres de Marie

auxiliairice. Teresa Martinengo l'informait qu'elle recourait à Marie auxiliairice pour la guérison de son fils, dont une jambe était gravement malade⁹. E. Mattei envoyait dix lires et demandait sans la spécifier une grâce par l'intercession de Marie auxiliairice¹⁰. Melchiorre dell'Obra voulait être guéri de la goutte par l'intercession de Marie auxiliairice, sur laquelle il avait lu un "beau livre" de don Bosco¹¹. Giuseppe Morandi recommandait longuement un malade à qui une brochure de don Bosco avait révélé les grâces obtenues par l'intercession de la même Marie auxiliairice¹².

L'homme aux prières puissantes

Toutefois, la plupart des correspondants laïcs de don Bosco de la série conservée le prenait lui-même pour intercesseur. On se rappellera ici qu'une telle requête se faisait plus communément par contact direct avec lui lors d'une rencontre à Turin ou à l'une des étapes de ses voyages. Isabelle Guille lui signalait que "Mme Gory, salésienne, pour laquelle vous avez déjà prié, est très malheureuse et vous supplie de faire encore une neuvaine à deux intentions sérieuses qui la préoccupent vivement ..."¹³ Jules Desmonts présentait l'aumône de sa petite fille de cinq ans et demandait de prier pour toute sa famille, y compris ses beaux-frères peu pratiquants¹⁴. Francesco Demontis demandait d'être délivré d'un mal d'yeux¹⁵. Letizia Lavagnino demandait à don Bosco de prier pour sa mère gravement malade et condamnée par les médecins. Cette mère avait neuf enfants, dont le plus jeune n'avait encore que quatre ans. La confiance de la famille Lavagnino en la prière de don Bosco était grande, "depuis qu'elle avait vu dans l'un de ses livres (sur Marie auxiliairice) les miracles qu'elle opère"¹⁶. Selon la note autographe de cette lettre, don Bosco fit répondre : "Je ferai prier et je prierai volontiers à l'autel de M. A., etc."

Le baron de l'Estoile, du Mans (France), envoyait cent francs pour la guérison de sa femme¹⁷. Le comte A. de la Beaume, habitant rue Monsieur, à Paris, avait servi la messe de don Bosco au Sacré-Coeur de Montmartre en 1883. Il s'en prévalait pour l'inciter à prier pour sa mère¹⁸. Anna Cavaletti, née Folchi, par une lettre humble et confiante, demandait des prières pour elle-même

et pour sa famille de huit enfants (six garçons et deux filles) ; et elle envoyait cent lires¹⁹. Des gens simples se mêlaient aux nobles. Pietro Gallo, dit Favot, avait perdu la santé depuis le départ de son fils au service militaire ; il n'attendait de don Bosco qu'une prière à son intention²⁰. Une Lyonnaise unissait la reconnaissance à l'imploration. Dans une longue lettre non datée, elle remerciait don Bosco de l'avoir admise parmi ses co-opérateurs, lui confiait que son mari allait mieux, lui recommandait sa parfaite guérison et surtout sa conversion, et lui demandait de prier aussi pour l'un des amis de ce mari, atteint d'une maladie des yeux²¹. Enrichetta Guillicchini espérait que don Bosco prierait pour son fils unique, dont l'avenir allait être bientôt décidé²². Une personne nommée Anestay sollicitait "le secours" de ses "saintes prières" "pour la conversion d'une pauvre mère de famille qui (avait) abandonné son mari et son enfant pour vivre dans le désordre"²³. En 1883, G. Harmel, frère de l'industriel connu Léon Harmel (du Val-des-Bois), disait à don Bosco la tristesse de la mère du jeune salésien Jules Reimbeau que les médecins avaient condamné, recommandait celui-ci à ses prières et espérait un miracle de Marie auxiliaresse²⁴. De temps en temps, des cris déchirants atteignaient don Bosco. En 1885, une Brésilienne de Nicteroy, dont le seul prénom Henriqueta apparaissait sur sa lettre, expliquait dans des pages belles et tristes son martyre de femme délaissée par son mari, battue, empoisonnée même et sans ressources ; et elle suppliait don Bosco de prier pour elle. Celui-ci, frappé par sa détresse, écrivit sur le papier à l'intention de son secrétaire : "Bigl (ietto) lungo", c'est-à-dire : "Billet développé". La réponse n'arriverait à la pauvre Henriqueta que par l'intermédiaire des soeurs (filles ?) de la Charité de Nicteroy : une lettre directe aurait été interceptée ...²⁵

Don Bosco était, pour d'innombrables chrétiens aux prises avec les soucis de la vie, l'homme de la prière. Marie Dupont, autre Lyonnaise (42, rue Centrale, à Lyon), avait beaucoup entendu parler de don Bosco. Elle le suppliait de prier pour sa nièce de treize ans, qui semblait atteinte d'une maladie osseuse²⁶. Luigia Erba, de Milan (Via Broletto, 41), demandait la guérison de sa fille de cinq ans "malade de l'épine dorsale"²⁷.

La réputation de la prière de don Bosco fut antérieure à ses dix dernières années. En 1866, Carlo Faggi, "valet de chambre de Sa Seigneurie Illustrissime la marquise Victorias", habitant Florence (via dei Servi, 13), attendait de lui une bénédiction qui lui permettrait de recouvrer une santé perdue à la suite d'un effort fait vingt-et-un mois plus tôt en soulevant un poids excessif²⁸. Quant à elle, la princesse S. de Lucinge-Faucigny n'espérait que des grâces morales et spirituelles de la prière de don Bosco. Délicate, elle le remerciait d'avoir prié pour ses cinq garçons²⁹ : "Comment vous remercier d'avoir, au milieu de vos fatigues, pensé à mes chers enfants. Merci ! Merci ! Le bon Dieu les bénira par vos mains (...) demandez à Dieu qu'ils deviennent de solides (souligné) Chrétiens et qu'il les préserve de la contagion du siècle ...³⁰" Une jeune Milanaise annonçait l'envoi d'une pièce de toile et d'un matelas offerts en cadeaux ; et elle demandait à don Bosco de prier pour son jeune frère de douze ans, qui, à cause de son orgueil, ne pourrait pas faire sa première communion, qui s'en fichait et le faisait savoir, etc.³¹ Après avoir lu "avec beaucoup d'avidité le dernier fascicule des Lectures Cattolique (...) intitulé Souvenir d'une solennité, etc."³², Francesca Felolo demandait à son correspondant de prier pour un malade, apparemment atteint d'un cancer à l'estomac ou aux intestins, et pour le salut de sa propre âme³³. La comtesse d'Andigné, née de Croix, espérait que, dans sa "grande bonté et charité", don Bosco voudrait bien "redoubler" ses prières pour la santé de son fils atteint d'une maladie nerveuse. "Priez pour nous je vous en prie, que le bon Dieu daigne nous enlever cette croix que nous portons depuis 11 ans et sous le fardeau de laquelle je suis écrasée."³⁴ La fille de Françoise de Maistre était boiteuse. Le 16 décembre 1864, en compagnie de son mari, madame de Maistre la menait au tombeau du curé d'Ars. "Nous avons bien besoin, mandait-elle à don Bosco quelques jours plus tôt, que vous et tous vos chers enfants fassiez comme Moïse et que vous teniez les mains élevées vers le Ciel. Aussi je vous en supplie, Jeudi, Vendredi et Samedi conjurez le Seigneur, Ste Filomène (sic, avec un F) et le St Curé de nous être favorables" ...³⁵. L'une des soeurs Ferraris, de Bergomanero, envoyait mille cinq cents liras à don Bosco, en particulier pour demander

pardon à Dieu d'avoir mis obstacle au développement d'une vocation religieuse³⁶. Romulo Finocchio, libraire à Buenos Aires, implorait de don Bosco une bénédiction qui lui ouvrirait "le paradis"³⁷. La baronne Van Haaften, d'Anvers, en Belgique, recommandait à ses prières son mari et chacun de ses trois fils³⁸. Selina Keane, qui résidait à Hyères (Var, France), aurait aimé que don Bosco priât pour que son père, sur le point de mourir, réalise enfin son état³⁹.

Les grâces attendues des prières de don Bosco étaient en effet souvent d'ordre plutôt "spirituel". Le 5 novembre 1883, Marie Blanchon, de Lyon, lui envoyait mille francs, fruit d'une souscription organisée pour lui par les soins du périodique l'Echo de Fourvière et lui demandait de prier pour elle qui entrerait deux semaines après au noviciat des religieuses du Sacré-Coeur⁴⁰. A-t-elle persévéré ? Carolina Legnani, de Milan, suppliait don Bosco de prier pour elle, afin d'"apaiser mon âme, qui, plus que jamais, ressent son malheur d'avoir perdu un mari bien-aimé. En implorant à nouveau sa sainte bénédiction"... elle lui annonçait un don de cinquante lires⁴¹. Une Française de Vienne (Isère) lui demandait de prier pour être intérieurement plus libre. Elle terminait : "... Mon bon père, s'il vous plaît, faites une réponse à ma pauvre lettre et donnez-moi votre bénédiction pour ma Mère, Ma Compagne et Moi, et pour nos familles" ...⁴² Une Turinoise, qui envoyait vingt lires à don Bosco, n'en attendait aussi qu'une simple bénédiction⁴³. Une éducatrice, vraisemblablement directrice de pensionnat, demandait des prières pour son oeuvre⁴⁴ ; et une demoiselle Moro en faisait autant pour la santé spirituelle de toute sa famille⁴⁵.

Le sexe féminin ne monopolisait pas ce genre de supplications pieuses. Le baron Antonio Manno, qui était, selon Eugenio Ceria, "commissaire du roi au conseil de l'héraldique", lui écrivait : "... Dites encore un Ave Maria pour moi, afin que je puisse retrouver toute la paix dont j'ai si grand besoin et penser à mon âme et aussi m'occuper de ma chère famille ..." Et il signait : "Antonio Manno, indigne coopérateur salésien"⁴⁶. Pietro Meardi demandait à don Bosco de prier pour son père qui souffrait atrocement⁴⁷ ; Giuseppino Mocci, "employé à la Banque agricole de

Sardaigne", formulait la même supplique pour son fils gravement malade⁴⁸.

Du fond de leurs souffrances, des malades attendaient de don Bosco un miracle, comme certains de leurs contemporains de Notre-Dame de Lourdes. Ne "sachant plus à quel saint se vouer", ils écrivaient au prêtre du Valdocco en Italie. Certaines lettres arrivaient de très loin. De Varsovie, Marie Netrebska demandait instamment à don Bosco de prier pour Joséphine Rastkowska très malade⁴⁹. De Lithuanie, Marie Dameiko (Maison Slizien, Vilna, Lithuanie) mandait en français ces simples mots : "Marie Dameiko, dont voici la carte, malade abandonnée de tous les médecins, vous supplie de prier pour elle et de vouloir bien accepter sa petite offrande pour vos pauvres.⁵⁰" D'Arcueil (Seine, France), tandis qu'elle annonçait une offrande de deux cents francs, B. Lavenant demandait instamment de prier pour la guérison de son frère "au bord de la tombe" et pour elle-même : "Je viens en son nom (celui de son frère) et en celui de mes pauvres parents vous prier d'intercéder de nouveau pour nous Notre Dame Auxiliatrice (sic, pour l'incorrection grammaticale). Elle ne peut rien vous refuser et nous sommes si malheureux ...⁵¹" La souffrance morale de certains correspondants capables de décrire leur situation s'étalait parfois affreuse. Une femme de Hyères racontait humblement son martyre d'épouse esclave depuis trente-deux ans d'un mari brutal et buveur : "... Je n'ai ni le droit de sortir de la maison ni de voir qui que ce soit ni (d') écrire, ni (de) travailler, et si je fais quelque ouvrage pour des églises, il faut que je m'en cache comme si je commettais la plus grande des iniquités. Il me refuse mon propre argent que j'aurais voulu employer en aumônes. Les papiers qu'il fait balayer, je n'ai pas le droit de les prendre, enfin le droit de parler et de causer même avec lui met (sic, pour m'est) complètement interdit. La dureté, les violences et les emportements continuelles (sic) de mon mari à mon égard m'a (sic, pour m'ont) donné une telle peur de lui que je tremble lorsqu'il me parle (...). Je vous en supplie mon Père daignez obtenir de Dieu la grâce que ma vie change, que mes vieux jours puissent devenir une prière de reconnaissance pour le bienfait de ce secours

..." Etc.⁵² Et nous nous rappelons l'histoire lamentable d'Henriqueta, la Brésilienne.

Don Bosco était l'un des recours quasi-sacramentels dans les hasards de la vie. La vicomtesse de Saint-Mélenc lui demandait de prier pour l'heureuse délivrance de sa fille⁵³. La baronne de Lilate écrivait sans façons : "Dom Bosco. Veuillez être assez bon pour demander à Dieu de nous envoyer un fils."⁵⁴ Madame A. de la Butte, mariée depuis trois ans, demandait à don Bosco de lui "obtenir du ciel le don de Maternité"⁵⁵. Sur le conseil de madame de Villeneuve, madame J. de Lajudic, lyonnaise, mariée depuis deux ans, voulait que don Bosco priât dans le même sens, et, pour appuyer sa requête, remettait ce qu'elle appelait une "faible obole", que nous croyons avoir été malgré tout considérable⁵⁶.

Des considérations financières et autres se mêlaient aux intentions pieuses. Bartolomeo Grosso s'inquiétait du tarif à payer pour la guérison de son fils de cinq ans, Erminegildi, affligé d'une plaie au pied, "spina ventosa (abcès creux ?), dice il medico ..."⁵⁷ Les Français croiront pouvoir relever la portée politique du télégramme du comte Charles de Maistre, daté du 2 juillet 1883 : "Demande instance prières et bénédiction pour guérison comte de Chambord bien malade." Don Bosco fut sensible à ce message, sa réponse en témoigne⁵⁸.

Bien entendu, ses correspondants avaient (souvent ?) le bonheur d'être exaucés. Ils lui en exprimaient leur gratitude. En novembre 1869, la comtesse Caroline de Lutzow le remerciait par une offrande des prières qui avaient obtenu la guérison de son mari et de son petit-fils⁵⁹. Bartolomeo Magliotto racontait en 1881 qu'immobilisé sur son lit, il avait lu par hasard un livre émanant du Valdocco intitulé "La nostra speranza, ossia la potenza di Maria Ausiliatrice" (Notre espérance, ou la puissance de Marie auxiliatrice), qu'il avait alors décidé d'entreprendre une neuvaine de prières et de faire un don à don Bosco et que, désormais guéri, il se disposait à s'acquitter de sa promesse⁶⁰. Madame veuve J. Martin, demeurant 43, rue de Berlin, à Paris, remerciait don Bosco par un don de deux cents francs pour les prières qu'il avait faites à l'intention de l'abbé - bien con-

nu - Henri Huvelin (1838-1910). En effet, "aujourd'hui, il va mieux, tout en étant d'une santé précaire qu'il ne consulte jamais"⁶¹. Le "cavaliere" Matteo Mattei n'avait pas reçu l'image de Marie auxiliatrice pour laquelle il avait ajouté une lire à un précédent envoi. Mais, ayant constaté que l'affaire de l'un de ses amis, pour lequel on avait prié, prospérait désormais, il remettait volontiers à nouveau vingt-cinq liras à notre saint⁶². Emilia Merli décrivait une grâce dont elle avait été l'objet...⁶³ Etc.

Le confident

Don Bosco était le confident de plusieurs de ses correspondants laïcs. Ils lui décrivaient leur situation familiale, l'entretenaient des conjonctures politiques et surtout se plaisaient à narrer les "grâces" dont ils avaient été les objets ou les témoins. Luigi Guarnieri, qui se disait peu habile en écritures, racontait pour accompagner son offrande des guérisons obtenues après avoir appelé le ciel à son secours⁶⁴. G. de Serravalle s'étendait sur la guérison de sa fille de trente ans à la suite d'une neuvaine à Marie auxiliatrice⁶⁵. Biagio Giacardi et Maria Garbaccio contaient aussi de merveilleuses guérisons⁶⁶. La femme d'un avocat grenoblois, Berthe Thibaud, présentait en détails dans une lettre de huit pages serrées la situation sociale et la mentalité religieuse de son mari⁶⁷. Et, durant certains mois troublés de l'automne 1870, François de Maistre mandait de Chambéry d'intéressantes informations sur le comportement des garibaldiens en Savoie au début de la guerre franco-prussienne⁶⁸.

Le sage

Le calme souriant de don Bosco en imposait. Auprès de l'homme de prières, voire du thaumaturge Jean Bosco, certains se plaisaient à découvrir et à interroger le sage, qui était de bon conseil. A notre avis, le baron d'Erstenberg (73 ans) attendait de don Bosco un avis mesuré, quand il lui demandait la guérison de sa nièce, la comtesse de Scherr (43 ans, château de Dobrau, Silésie), qui se macérait effroyablement, ne s'ac-

cordait que cinq heures de sommeil par nuit, s'imposait chaque jour six heures de prières à genoux et passait le reste de son temps à composer des livres et à soigner des malades⁶⁹. Tout en demandant la guérison de son père, qui devenait progressivement impotent, L. Derégnaucourt (jeune homme résidant au collège de Bailleul, Nord, France, école dont les salésiens ont aujourd'hui la charge) recherchait des conseils sur son propre avenir : il pensait au sacerdoce⁷⁰. C'est probablement l'homme de bon conseil que Francesca et Maria (aucune mention du nom de famille), écrivant en 1884 depuis Saint-Pétersbourg, voulaient rencontrer en Italie durant l'été suivant⁷¹. Le jeune valdotain Alexis Freppa interrogeait don Bosco avec une confiance douloureuse. Dans un premier temps, il avait entendu de ses lèvres "cette réponse si décisive qu'(il) n'oublierait jamais : Allez en avant avec confiance. Priez toujours et ne craignez rien. Dieu sera toujours près de vous afin de vous secourir ; et, quand vous serez prêtre, écrivez-moi." Malheureusement, atteint de crises épileptiques, il avait été contraint d'interrompre ses études, était entré dans une maison de cure en France et se demandait avec inquiétude quel serait désormais son avenir. Don Bosco condensa la réponse à lui donner dans les termes suivants : "D. Chiala lui dise : 1° courage, 2° prière, 3° s'il (...) passe à Turin, qu'il vienne nous voir."⁷² Estelle Guérin, de Paris, demandait à don Bosco que faire de l'un de ses fils, âgé de treize ans, qui lui donnait beaucoup de soucis⁷³. Giulia Lalli, dame romaine à qui de secondes noces étaient proposées, attendait de don Bosco un conseil sur ce point⁷⁴. En 1867, Pietro Marietti - après avoir communiqué à don Bosco le sentiment défavorable de Pie IX sur des historiettes que les Lettre cattolice colportaient à son sujet - lui demandait si lui-même devait accepter la direction de l'Imprimerie polyglotte du Vatican qui venait de lui être proposée : "Ayez l'obligeance de me dire ce que Dieu inspire à Votre Révérence Illustrissime. Quant à moi, je communierai à votre intention en remerciement et vous en garderai une éternelle reconnaissance."⁷⁵ Carlo Martinetti, élève déjà grandelet de "quinta ginnasiale" (dernière année de l'enseignement secondaire), au Valdocco probablement, demandait

conseil à don Bosco pour l'orientation de sa vie. Il ne lui plaisait pas beaucoup de revêtir la soutane et d'entrer dans la cléricature ...⁷⁶ Dans un cas analogue, Carlo Massone, à qui don Bosco avait fait d'assez vives observations, se demandait s'il était sage de sa part de prendre l'habit salésien⁷⁷.

Le ton de ces dernières lettres était calme. Mais il devenait déchirant dans celle d'une Grenobloise déjà citée, mère de dix enfants (six garçons et quatre filles), laquelle, en peine elle aussi de judicieux conseils, estimait que Dieu avait fait de sa vie "un enfer, qui par moments est si intolérable, que je prends en horreur celui auquel il m'a enchaînée il y aura 23 ans le 23 décembre (...) Que faut-il donc que je fasse (souligné), je suis désespérée. Dieu semble tout réunir contre moi, Il m'accable (...) Si la Providence par vous, mon Révérend Père, voulait me dire ce qu'elle attend de moi, quels sacrifices Elle exige de ma volonté, pour m'accorder le retour de l'âme qui vit à côté de la mienne, je marcherais avec courage, dans la voie qui me serait tracée. Je suis confuse, mon Révérend Père, de m'être laissée entraîner à vous dire aussi longuement ce qui encombre ma triste existence ...⁷⁸"

Don Bosco transmettait ses conseils par ses livres, nous le savons déjà. Autre preuve, le négociant de Biella G.G. Gallo raconta longuement en 1871 comment il remontait une pente périlleuse pour ses affaires et pour lui-même après une neuvaine à Marie auxiliatrice, dont il avait eu l'idée en lisant un ouvrage de don Bosco sur ses grâces⁷⁹.

L'ami

Nombreux étaient ceux qui l'éprouvaient comme ami et qui ne se lassaient pas de le voir et de l'entendre. Ce sentiment peut être présumé chez des correspondants pourtant laconiques, tels que le baron de Langsdorff ou Alessandro Meoni. Le baron télégraphiait : "Reçu votre lettre serai très honoré de votre visite, prière de m'indiquer le jour et l'heure."⁸⁰ A quoi don Bosco répondit lui aussi par télégramme : "Arriverai lundi midi Vintimille. Abbé Bosco."⁸¹ Alessandro Meoni se portait assez mal et le confiait à son correspondant⁸². Ce sentiment d'amitié envers don Bosco surprend agréablement chez Luigi de Sanctis,

"apostat" que l'histoire connaît bien⁸³. Cet ancien prêtre catholique écrivit à don Bosco son émotion à la suite d'une lettre cordiale que celui-ci lui avait expédiée la veille⁸⁴ :

"... Nous ne nous faisons pas d'illusion : vous combattez mes principes comme je combats les vôtres. Mais, tout en me combattant, vous montrez que vous m'aimez sincèrement, quand, à l'heure de l'affliction, vous me tendez une main secourable. Vous montrez ainsi que vous connaissez la pratique de cette charité chrétienne, que tant d'autres prêchent si bien en théorie (...) Pour répondre à votre lettre, je vous dis que j'accepte comme un don précieux la proposition que vous me faites de votre amitié. Je souhaite avoir prochainement l'occasion sans léser ma conscience de vous démontrer que je vous aime, non pas de bouche et en paroles, mais en oeuvre et en vérité..."

Des familles entières étaient attachées à notre saint, celles de Charles de Maistre par exemple⁸⁵ ou de Vincent Levrot, que nous retrouverons bientôt. L'amitié bienfaisante de don Bosco soutenait la comtesse Francesca Mosca Papatelli, même quand il demandait à d'autres de répondre à ses lettres personnelles :

"... Que Dieu récompense votre charité ! La lettre reçue de vous, bien qu'elle ne soit pas de votre main, mais parce qu'elle m'a transmis vos sentiments, m'a réconfortée au plus haut point. Soyez sûr qu'à certains moments critiques un tel réconfort m'est vraiment nécessaire ; et, bien que je puisse, peut-être, vous importuner avec mes lamentations, ayez la patience de me supporter pour l'amour de Dieu et faites-moi répondre par qui vous voulez ..."⁸⁶

Maria de Corvin Collalta, alors en Autriche, racontait ses ennuis et n'attendait de son correspondant que "deux mots de consolation"⁸⁷. Domenica Gagno lui disait simplement qu'elle voyait venir la mort avec sérénité⁸⁸. De Bologne, la comtesse Maria Malvasia, qui venait de recevoir don Bosco dans son logis, le priait avec instance de s'arrêter plus longtemps une autre fois, de célébrer la messe chez elle, etc.⁸⁹

Don Bosco, qui n'était pas un saint triste - Dieu merci ! - plaisantait volontiers avec ses amis, ecclésiastiques ou laïcs. En 1879, Isidoro Giambi plaçait des billets de loterie, ladite loterie ayant été organisée par don Bosco pour ses oeuvres. Le 6 mai, il s'avisa d'en demander dix en supplément. Sa requête était assortie de la prudente explication : "... Je dis

dix, parce que, si j'en demande vingt, je ne suis pas certain de les vendre tous ..." Sur sa lettre, don Bosco écrivit au crayon : "Envoyer 20 bill."⁹⁰ A la réception, il est probable que l'Isidoro au grand coeur commença par se récrier, mais qu'il s'exécuta en hochant la tête : les amis rendent service. En 1870, Giacomo Grillo traitait avec don Bosco d'une affaire de souscription aux Letture Cattoliche et à d'autres publications du Valdocco ; puis, au nom de ses maîtres, le marquis et la marquise Giulia Centurione, il l'invitait dans une agréable propriété où il pourrait se reposer⁹¹.

Les éditeurs de l'Epistolario de don Bosco ont reproduit cinquante-six de ses lettres à une demoiselle française, Claire Louvet, d'Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais), échelonnées sur une période d'environ six années (1882-1887). "Mademoiselle Clara" - pour reprendre un formule fréquente des lettres de don Bosco - était pour celui-ci une amie très respectueuse, à laquelle il s'imposait souvent de répondre dans sa langue et de sa propre main. Quelques mois avant de mourir, il lui mandait gentiment : "Ici nous manque seulement votre présence pour refaire un peu nos forces."⁹² A plusieurs reprises, elle fit le voyage de Turin. En 1887, quelques mois avant la disparition de don Bosco, elle le quitta trop certaine de ne plus le revoir en ce monde. Elle reçut alors ces mots d'une touchante maladresse :

"Vous avez passé quelques jours avec nous, mais à votre départ vous me sembliez bien affligée jusqu'aux larmes. Cela m'a fait de la peine. Peut-être que vous n'étiez pas à jour de mes paroles", car je vous ai donné toujours l'assurance que nos relations sur la terre n'étaient pas durables ; mais dans la vie éternelle nous passerons nos jours dans la vraie joie à jamais, et nous ne manquerons jamais des choses desiderables ..."⁹⁴

Quand l'état de don Bosco eut empiré, l'abbé Engrand, prêtre d'Aire-sur-la-Lys et probablement confesseur de Claire Louvet, manda au secrétaire de don Rua : "Mademoiselle Louvet d'Aire me charge de faire parvenir à Don Rua l'expression de sa profonde douleur dans les circonstances présentes. Don Bosco la traitait en privilégiée et elle est affligée comme un enfant qui perd son Père."⁹⁵ Les privilégiés de don Bosco, salésiens et laïcs, étaient certes innombrables. Mais la correspondance de cette digne amie, demoiselle de bonnes oeuvres, mériterait

une étude approfondie. Elle prendrait place à côté de celles d'autres respectables femmes, la comtesse Callori di Vignale, la comtesse Girolama Uguccioni, la comtesse Gabriella Corsi, madame Jacques de Marseille, madame Fleury Colle ... Une lettre de 1884 en donnera le ton et restituera le visage de don Bosco, tel qu'il ressort de l'ensemble de ce lot.

"Mon Révérend Père. - Il me tardait de vous écrire pour vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi pendant mon petit séjour à Turin. Vous êtes toujours si occupé que je crains d'abuser de votre temps si précieux. Mais voici la Saint-Jean qui approche et je ne puis résister au désir de me joindre à vos nombreux amis pour vous offrir mes souhaits de bonne fête." Après quelques nouvelles sur la maison salésienne de Lille et l'annonce d'un billet de mille francs, Claire Louvet poursuivait : "Pensez-vous qu'on puisse voyager sans crainte le mois prochain ? Permettez-moi, mon Révérend Père, de recommander à vos ferventes prières mes intérêts du temps et surtout ceux de l'éternité. Priez aussi pour notre pauvre France afin que nous obtenions miséricorde et que les méchants ne puissent pas mettre à exécution tous leurs vilains projets. Veuillez me donner votre sainte bénédiction et agréer l'expression de mon profond respect." 96

En tête de cette lettre, don Bosco inscrivit : "Reçu mille lires. Que D. Rua fasse faire une lettre superbe (stupenda)."

Il est vrai que la retenue de cette demoiselle de la France septentrionale ne convenait pas à diverses Italiennes au sang plus chaud. En 1885, sur son lit de mort, Maria Mainardi, veuve Bonmartini, dicta une lettre tout à fait affectueuse à don Bosco, à qui elle confia son fils unique et fit ses adieux en termes émouvants, quoique non dépourvus d'humour. (On notera au passage : "Pourquoi n'ai-je pas dix mille lires sous la main pour vous faire venir ?") En voici deux morceaux caractéristiques :

"... Conformément à la promesse qui m'a été faite il y a quatre ans, je remets mon unique fils, mon trésor, mon tout, entre vos mains, pour que, directement ou indirectement par l'intermédiaire de D. Tullio, vous le guidiez sur le chemin du bien, en l'affermissant dans les principes de la foi et de la sainte morale, et en l'encourageant dans ses études, de sorte que l'éducation de son esprit ne soit pas séparée de l'éducation de son coeur (...) D. Bosco ! un baiser sur la sainte main droite qui m'a si souvent béni et qui me bénira tant que je serai ici bas ... un autre, un autre encore sur ces mains très saintes qui ac-

cueilleront et embrasseront le cher orphelin ... Mais assez, assez (basta, basta) : mon coeur se brise de douleur. Je suis mère, et cela suffit. Oh ! pourquoi ne m'est-il pas donné de vous revoir une fois encore pour recevoir votre bénédiction auprès de mon lit, entendre vos paroles les plus consolantes et recevoir vos plus beaux souvenirs ? pourquoi n'ai-je pas dix mille liras sous la main pour vous faire venir ? pourquoi ? ... Dieu voudrait-il aussi de moi cet ultime sacrifice de mourir sans vous revoir une fois ? Je le ferai volontiers, je le ferai généreusement, afin que lui qui peut tout réponde à mes ardents souhaits, et me fasse de Franceschino un saint, un grand saint, un saint tout de suite. Bénissez-nous ..." ⁹⁷

Le père

Des jeunes et des vieux considéraient notre don Bosco comme un membre de leur parenté. On vient d'entendre que, pour Claire Louvet, il était "un père". La fraternité salésienne était prise très au sérieux par plusieurs de ceux à qui il avait envoyé un diplôme de coopérateur. Henriette des Thévenins (73 ans) se donnait comme de sa famille, parce que "zélatrice, pardon coopératrice" de sa société religieuse, et lui racontait la vie de ses enfants et petits-enfants ⁹⁸. En 1883, madame veuve Emile Delesalle annonçait deux mille francs à don Bosco, dans l'espoir que la moitié de cette somme servirait à l'établissement prochain des salésiens à Lille. Elle ajoutait : "Vous me manquez, j'aurais tant besoin de causer avec vous ..." ⁹⁹

Certes, la plupart des laïcs ne se permettaient pas une telle familiarité. Le père que plusieurs voyaient en don Bosco était d'abord l'objet de leur révérence. Pietro Moglia, de Buenos Aires, qui ne l'avait jamais vu, était écrasé à l'idée de s'adresser par lettre à "sa paternité". "Le respect que m'inspire Votre Paternité ne m'a jamais permis de vous écrire, bien que j'en aie éprouvé le plus vif désir. Je remercie maintenant le Seigneur qui m'a donné assez de force ..." ¹⁰⁰ Romulo Finocchio, le négociant argentin déjà rencontré qui n'était plus un jeune homme, se plaisait à voir en don Bosco un père, dont il était le "pauvre enfant" :

"Mon respectable et bien-aimé père don Bosco, qu'allez-vous dire devant ces pauvres caractères, si mal écrits ? Qui est-ce qui m'écrit ? C'est votre pauvre enfant, Romulo

Finocchio, qui revient vous déranger, pour vous demander votre sainte bénédiction. Oui, mon père, ces quelques lignes mal tracées n'ont pas d'autre raison d'être, en même temps que de vous souhaiter tout le bien que je puis, moi votre humble serviteur et votre enfant (...). J'espère que, par vos prières, vous obtiendrez la grâce d'aller en Paradis à votre pauvre fils, qui vous aime tant, et je suis votre humble serviteur et fils Romulo Finocchio. "101"

Vincent Levrot, architecte à Nice, l'un des grands bienfaiteurs français de don Bosco sur la Côte d'azur, trouvait des accents voisins, quoique teintés d'humour, quand il remerciait son correspondant de lui avoir obtenu "les insignes de l'ordre Pontifical de Saint Grégoire le Grand", que l'évêque venait de lui remettre dans la maison salésienne de la ville.

"... Vous faites les choses grandement, même avec le plus petit de vos enfants (...). Mon bon père, c'est bien beau d'être chevalier, mais il y a quelque chose de plus beau encore c'est d'être votre enfant et ce que je demande en grâce et à genoux c'est d'être le grand papa de tous mes enfants. Nous sommes tous à vos pieds attendant votre bénédiction. "102"

L'une des lettres les plus émouvantes de toute la série émane de l'un des cinq jeunes syriens du patronage Saint-Pierre à Nice en 1879, peut-être l'un des "algériens", que don Bosco y avait introduits en novembre 1875, le jour de son inauguration, rue Victor. Nahasse lui écrivait pour la Saint-Jean-Baptiste de 1879 :

"Très Révérend Père Don Bosco. - Je ne sais pas si vous connaissez encore Nahasse, un des cinq syriens qui se trouvent à Nice. Moi depuis que je vous ai vu, je ne me suis pas oublié ; de ce moment je vous ai pris pour mon père ; et je n'attendais que l'occasion pour me faire connaître. Dans ce jour si cher à nous tous, vos fils, je vous souhaite une bonne santé et toutes les bénédictions célestes et je prierai beaucoup pour vous. Aimez toujours votre très aff. né et très obéi. sant Nahasse. Nice, le 22 juin 1879. "103"

L'homme de bien

La correspondance reçue par don Bosco le situait dans la société. Les laïcs qui lui écrivaient voyaient en lui le fondateur, le supérieur et souvent simplement l'homme de bien, digne de leur admiration : il élevait des enfants pauvres, envoyait des missionnaires en pays païens, achevait la construction d'une église romaine du Sacré-Coeur ...

Benofte Dumorand, de Lyon, était "une pauvre domestique déjà vieille (79 ans)" et cependant "encore en service". Au fil d'une lettre d'une parfaite dignité, elle disait : "Néanmoins je suis si touchée de vos oeuvres et du bien que vous faites que je vous prie, mon Père, d'accepter cent francs de mes économies, je vous demande à la place de prier pour que Dieu m'accorde la grâce d'une bonne mort. Je vous recommande aussi ma famille, j'ai dix petits neveux orphelins. Votre très humble servante. ¹⁰⁴"

L'homme de bien doit être soutenu. La baronne I. de Monin, apparemment de nationalité belge, envoyait à don Bosco trois mille francs "pour vous aider à l'éducation de vos prêtres" ¹⁰⁵. A la différence de cette dame fortunée, deux petites filles ne dépassaient pas vingt francs, mais leurs tirelires ne contenaient pas plus ¹⁰⁶. Angiola Duri, femme de chambre à Reggio Emilia, ressemblait à la Lyonnaise Benofte Dumorand. Elle envoyait à don Bosco vingt lires, c'est-à-dire un mois de son pauvre salaire, pour vingt billets de loterie ; et elle ajoutait :

"La soussignée est une pauvre fille, une femme de chambre, qui a été élevée et éduquée par les Soeurs de Charité à Reggio Emilia grâce à la générosité des bienfaiteurs sous notre Duc. A la pensée et au sentiment du bien qu'ils m'ont fait de me rendre capable de gagner par mon travail un salaire honorable, bien que je sois privée de mes parents, je veux moi aussi par un mois de salaire aider à soulager d'autres enfants comme moi ... ¹⁰⁷"

L. Gallinetti avait commencé par envoyer cent lires à don Bosco, ne lui demandant qu'un memento pour elle et ses défunts au cours de sa messe ¹⁰⁸. Une dizaine de mois après, elle lui adressa mille lires aux mêmes intentions avec ce considérant :

"La lecture de votre mensuel ¹⁰⁹ m'apprend combien grands sont vos besoins quand il s'agit de donner suite aux projets de votre immense charité pour le bien des âmes... ¹¹⁰"
Etc.

Don Bosco conserva soigneusement une lettre de 1851 émanant du ministère des affaires ecclésiastiques des Etats sardes, où la satisfaction du roi Victor-Emmanuel II à l'égard de son

oeuvre était décrite en termes chaleureux :

"Sa Majesté apprend avec une véritable satisfaction la détermination prise par vous et d'autres pieuses personnes de recueillir des garçons dans l'Oratoire établi chez vous, pour leur assurer une éducation religieuse et morale."

De Andreis, chef de cabinet du ministre, terminait sa lettre en disant :

"Il m'est très agréable de faire connaître à votre Révérence les favorables dispositions manifestées par Sa Majesté à l'égard d'une institution tellement recommandable par la pieuse orientation qui lui est donnée. Ne pouvant m'empêcher, pour ma part, d'ajouter ma contribution aux éloges que suscitent les soins zélés que vous apportez à sa direction, je profite de l'occasion qui se présente à moi pour vous assurer de mon estime et de mes sentiments distingués ..."

A l'encre violette, don Bosco écrivit sur la lettre : "P.S. Le subside s'est élevé à F. 10.000." Une offrande royale ! De son côté, quelques années plus tard, Urbano Rattazzi écrivit lui aussi à don Bosco tout l'intérêt qu'il portait à son oeuvre. Et, comme la précédente, celui-ci versa cette lettre aux archives salésiennes¹¹².

Beaucoup de laïcs manifestaient leur estime pour l'oeuvre de don Bosco par de simples envois d'argent¹¹³. Mais l'admiration de certains suivait des chemins inattendus. Une dame Lallemand, de Montauban, France, racontait dans sa lettre qu'étant allée voir une extatique des environs de la Réole (Gironde), cette personne avait fait, dans son extase, les plus grands éloges de don Bosco ...¹¹⁴

Don Bosco était réputé influent, surtout et non sans raison, dans l'Eglise. Clémence Dutouquet, née Delcourt, de Valenciennes (Nord, France), qui avait "eu le malheur d'être séparée de l'Eglise", lui demandait "d'obtenir (sa) grâce à N. S. Père le Pape Léon XIII". En même temps, elle offrait cinq cents francs pour ses orphelins¹¹⁵. Et V. Lanfranchi recommandait le théologien Bartolomeo Bongna à "Sa Révérence, qui a toujours mille moyens de sortir les chrétiens des situations difficiles"¹¹⁶.

Le fondateur

Enfin, don Bosco était, pour la plupart de ses correspon-

dants, le fondateur d'oeuvres, le maître éducateur, le chef des salésiens et de leurs coopérateurs. Ils attendaient beaucoup de sa société de bienfaisance sociale.

En majeure partie, les demandes de fondations salésiennes arrivaient d'ecclésiastiques, évêques ou curés. Mais, en un certain nombre de cas, des laïcs en avaient aussi l'initiative. En quatre très longues lettres échelonnées entre 1883 et 1887, Eugenio Ferrari proposa à don Bosco la direction, à Udine, d'un collège comprenant une typographie¹¹⁷. Par la plume du jésuite E. Gailhard, un groupe de laïcs rouennais demanda à don Bosco de prendre en charge une oeuvre existante pour les jeunes vagabonds de la ville¹¹⁸. La marquise Carmela Gargallo aurait volontiers fait cadeau à don Bosco d'un ancien couvent de capucins à Syracuse, pour qu'il le transformât en école professionnelle et agricole¹¹⁹. L. Girard insistait pour qu'il acceptât d'envoyer des salésiens à Toulouse dans l'oeuvre de l'abbé Jullien : ne s'était-il pas engagé publiquement lors de son voyage dans cette ville¹²⁰? Guglielmo (William?) Hudson, qui résidait à Pise, après avoir fait l'éloge du peuple anglais, se disait prêt à créer une oeuvre à Londres si don Bosco lui garantissait son appui¹²¹. Par l'entremise du chanoine Lambert, de Paris, un Angevin à l'article de la mort, M. Boltz, offrait à don Bosco une oeuvre de sourds-muets¹²². Quant à lui, Federico Landi proposait, à Plaisance, un "institut industriel" "pour les enfants du peuple"¹²³. Dans une lettre écrite en français, Marie Lempicka, de Cracovie, décrivait fort bien l'orphelinat en exercice pour jeunes agriculteurs qu'elle proposait, "en Pologne", à don Bosco¹²⁴. Paul Levain, notaire à Jussey (Haute-Saône, France), entretenait celui-ci de l'impatience de l'un de ses clients, M. Villemot, devant la lenteur des tractations pour une maison que les salésiens avaient acceptée dans la région, à Gevigney¹²⁵. Les hésitations des salésiens français n'étaient pas sans fondements : ouvert en 1888, l'orphelinat agricole de Gevigney disparut au bout d'un an. Marie Luyton, de Tournon (Ardèche, France), offrait une oeuvre à Saint-Laurent-du-Pape¹²⁶. Livia Bianchetti en réclamait une pour Livourne, en

Toscane¹²⁷. Mlle A. Mérigault proposait de fonder un orphelinat à Trouville (Manche, France), où les gens seraient généreux¹²⁸. Dans une lettre renfermant de nombreux détails sur les oeuvres catholiques d'une ville où, en 1885, les protestants étaient puissants, Etienne Migney annonçait qu'il donnerait cent mille francs si don Bosco créait un orphelinat salésien à Mulhouse¹²⁹. Quant à la baronne de Monin, elle s'intéressait à une fondation en Inde, à Calcutta¹³⁰. Cinq ans avant le grand voyage de don Bosco à travers la France, M. Faà di Bruno, qui séjournait à Paris (Hôtel du Sénat, rue de Tournon), écrivait que le libraire Lethielleux lui céderait, s'il venait dans cette ville, "il suo atelier et son imprimerie" (sic)¹³¹.

Quand la fondation rêvée se réalisait - ce qui, proportionnellement, était rare -, divers laïcs exprimaient leur joie à don Bosco. Le coopérateur connu A. de Montigny put le faire en 1884 pour la maison salésienne de Lille¹³².

L'éducateur des enfants pauvres

La quasi totalité des oeuvres proposées étaient destinées à la jeunesse délaissée ou aux enfants du peuple. Pour ses correspondants, don Bosco était l'éducateur qui trouvait une solution à l'une des questions sociales les plus difficiles de leur temps : la formation de la jeunesse ouvrière et paysanne. Ils ne l'imaginaient qu'entouré d'enfants reconnaissants. Une foule d'entre eux, dont, le plus souvent, les lettres ont été éliminées des dossiers, demandèrent au fondateur du Valdocco de recevoir des garçons dans ses institutions. C'était, en 1877, le cas de Veronica Franco, qui le pria d'accepter l'un de ses neveux d'une dizaine d'années¹³³. Iginio Martorelli s'associait au curé de S. Michele à Vercelli pour recommander Giuseppe Lancina, enfant d'une famille nombreuse, dont le chef avait eu des revers de fortune et qui, pour cette raison, vivait assez difficilement¹³⁴. E. Livrierio demandait l'admission de l'un des enfants d'une veuve dans la détresse¹³⁵. A l'occasion, un jeune prenait lui-même la plume pour exposer sa situation. Giuseppe Gallo, quatorze ans, voulait entrer chez don Bosco pour y apprendre un métier, parce qu'il était pauvre¹³⁶.

C. Marinelli, "président de la Commission officielle de secours aux victimes du choléra de 1865 à Ancône", demandait d'accepter pendant trois ou quatre ans une dizaine d'orphelins de sa région¹³⁷. L'entretien des enfants coûtait cher à l'administration salésienne : Annibale Morasio se disait prêt à payer six lires par mois - très peu de chose à la vérité - pour le jeune Paolo Gho, qu'il venait de faire entrer au Valdocco¹³⁸.

Le chef des salésiens

Peu à peu, au nom de don Bosco avait été associé celui des salésiens. Le Bollettino (fondé en 1877) rappelait avec insistance que ceux-ci étaient, depuis 1875, non seulement éducateurs des abandonnés en Italie, mais missionnaires en Amérique du Sud. L'imagerie de ses correspondants environnait don Bosco, non seulement d'enfants et d'adolescents, mais de religieux et de prêtres humbles et courageux. Il était le chef ou le guide de missionnaires, "qui, avec une charité héroïque et un parfait renoncement, portent la lumière de l'évangile aux sauvages d'Amérique"¹³⁹. Les postulants étaient nombreux, et quelques-uns écrivaient. Giovanni Garino de Mirabello et Giuseppe Morando de Gênes demandaient à entrer dans les rangs des religieux salésiens¹⁴⁰. Dans une supplique signée par quinze personnes, le maire de Mornese, Agostino Mazzarello, regrettait que l'on eût retiré l'enseignant salésien de l'école élémentaire de sa commune¹⁴¹.

On n'oubliera pas que don Bosco avait fondé à Turin une archiconfrérie de Marie auxiliatrice. En 1875, Paolina Ghezzi lui envoyait cinq lires pour une messe et, à cette occasion, demandait si elle pouvait entrer dans ladite archiconfrérie¹⁴².

Avec des collaborateurs laïcs

Enfin, don Bosco ayant toujours sollicité et obtenu le concours de collaborateurs laïcs, ses correspondants y pensaient fréquemment. Ces collaborateurs n'étaient pas nécessairement des "coopérateurs" au sens précis que le terme a reçu en 1876. Par exemple, beaucoup n'eurent pour mission que de rechercher des abonnements aux Letture cattoliche ou de placer des billets de loterie, quand l'apôtre du Valdocco organisait ce genre de manifestation. Du reste, don Bosco essayait des échecs, dont sa

correspondance nous révèle quelques exemples. La veuve Anna Massolino, de Cherasco, qui avait été pressentie pour la distribution de billets, regrettait de ne pouvoir le faire¹⁴³. Et P. Morand renvoyait, accompagnés d'une lettre trop brève, les deux billets qui lui étaient parvenus¹⁴⁴. Certains lui rendaient de simples services. M. F. Megnis, secrétaire du Conseil central de l'Oeuvre de la propagation de la foi à Lyon, expliquait à don Bosco les conditions requises par cette oeuvre pour l'envoi de subsides aux missionnaires¹⁴⁵.

Le supérieur de l'union des coopérateurs salésiens

Il reste que, pour beaucoup de ses correspondants laïcs des dix dernières années, don Bosco était le supérieur de l'association des coopérateurs salésiens parmi lesquels eux-mêmes figuraient.

Plusieurs le remerciaient d'y avoir été inscrits, alors que, pourtant, ils n'avaient posé aucune candidature¹⁴⁶. Quelques-uns joignaient à leurs cōtisations une explication sommaire¹⁴⁷. Certains s'excusaient de n'avoir pu participer à une réunion statutaire¹⁴⁸. Plus intéressants à lire, quelques-uns disaient à don Bosco comment ils entendaient leur "coopération". On appréciera cette lettre qu'un instituteur communal d'Emilie, assurément authentique coopérateur salésien, calligraphia en 1880 :

"Très Révérend Père. - Je suis très sensible à la gentillesse que vous avez eue à mon égard en m'inscrivant parmi les coopérateurs salésiens et par l'expédition du Bulletin que je lis avec grand plaisir. Mais je regrette aussi profondément de ne pouvoir satisfaire au grand désir que je nourris de favoriser par de généreuses offrandes les oeuvres de l'Association à cause de ma situation précaire. En effet, mon maigre salaire ne me permet qu'à peine de fournir le nécessaire à ma famille. J'ai volontiers accepté le règlement des Coopérateurs Salésiens, car j'espère, avec l'aide du Seigneur, contribuer un peu utilement aux bonnes moeurs, en classe pour le moins, autant que la prudence me le permet, même si le besoin est continu¹⁴⁹. Agréez ma minuscule offrande de cinquante centimes et, en même temps, les sentiments d'estime et de gratitude de votre très obli-gé serviteur. Ferretti Domenico, instituteur communal¹⁵⁰."

Quelques semaines après, une institutrice témoignait, dans un style seulement trop solennel, de sentiments analogues. Elle apprenait à don Bosco qu'elle s'employait à "former (ses élè-

ves) à la vertu et au savoir", "dans l'esprit d'une véritable Coopératrice Salésienne, en les faisant grandir dans le saint amour de Dieu, de la patrie et de la famille". Et elle envoyait quatre francs¹⁵¹. Infiniment plus riche, la comtesse d'Andigné - que nous avons déjà rencontrée sur notre route - pouvait faire aménager dans son village de Belgique et dans les communes environnantes six écoles libres. "C'est une lourde charge, reconnaissait-elle, mais il faut qu'en ce moment les catholiques fassent tout ce qu'ils peuvent ...¹⁵²"

A partir du jour de leur inscription, une partie de ces laïcs - la majorité peut-être - pensaient être vraiment entrés dans la société de don Bosco et être devenus à leur manière "salésiens". Vers 1880, l'appellation simplifiée de "salésiens" paraissait à plusieurs d'entre eux aussi naturelle que celle de "coopérateurs salésiens". Un décurion (responsable de groupe local) de Verone (Italie) mandait alors à don Bosco : "Je vous signale d'autres noms qui désirent être admis parmi les Salésiens et qui sont : Trevisani Elisa, Trevisani Stella, Mattioli Ester, Porufiglio Elena, Benati-Trevisani Veronica ...¹⁵³" Les prénoms étant féminins, il ne pouvait s'agir de candidats à la vie religieuse salésienne. Isabelle Guille, de Paris, qui signait "coopératrice de la S^{té} Salésienne", faisait inscrire une V. Anthoine parmi les coopérateurs et donnait une dame Gory comme "salésienne". Nous lisons en effet : "... Mme Gory, salésienne, pour laquelle vous avez déjà prié, est très malheureuse et vous supplie de faire encore une neuvaine à deux intentions sérieuses qui la préoccupent vivement ...¹⁵⁴" Et la comtesse Maria Melzi envoyait, en son nom et en celui de son mari, vingt lires "pour nos cōtisation comme salésiens"¹⁵⁵. De tels témoignages élargissaient le rôle social de don Bosco. Au lieu de se ramener à quelques centaines de religieux (et de religieuses), sa milice s'étendait à des dizaines de milliers de laïcs, d'Europe et d'Amérique du Sud, qu'il avait fait entrer parmi les coopérateurs salésiens.

Le saint

La majorité des correspondants qui faisaient appel aux prières de don Bosco le tenaient assurément pour un saint, puissant sur le coeur de Dieu. Il n'est pas inutile de terminer ce

tableau du personnage, tel qu'il apparaissait aux lecteurs des lettres qu'il recevait, en signalant que l'un ou l'autre ne s'est pas privé de le canoniser explicitement. Teresa Faiato le remerciait de tout coeur pour sa bénédiction qu'elle conservait, écrivait-elle, "come una reliquia"¹⁵⁶. Le libraire argentin déjà rencontré, Romulo Finocchio, qui était aussi président de la confrérie de la Miséricorde à Buenos Aires, s'exprimait sans façon :

"... Que voulez-vous ? L'autre matin, quand je me suis approché pour recevoir la sainte communion des mains du père Cyprien, je me suis dit en moi-même : saint Dominique a institué les pères dominicains, saint François les franciscains, saint Ignace les jésuites. Ce sont tous des saints. Et don Bosco qui a institué les salésiens, il est normal qu'il soit saint lui aussi. Si, par conséquent, j'ai la chance d'avoir sa bénédiction, je suis sûr que Dieu m'accordera la grâce (litt. : la chance) d'aller en paradis ..."¹⁵⁷

Et il terminait sa lettre en répétant sa conviction sous une autre forme : "Padre Bosco, la lettre que vous nous avez écrite, nous la gardons comme une relique dans nos archives."

Tel était le portrait que dessinaient du "padre Bosco" les lettres des laïcs que celui-ci parcourait au courrier, surtout entre 1876 et 1887. Il y apparaissait homme d'affaires certes, chose qui ne déplaisait pas à ce Piémontais du dix-neuvième siècle, mais surtout prêtre de Marie, aux prières efficaces sur le coeur de Dieu, qui parfois intervenait miraculeusement à sa demande ; prêtre bienveillant aux infortunes des hommes et confident de leurs détresses ; conseiller écouté, ami recherché, père, non seulement de jeunes garçons comme le syrien Nahasse, mais d'hommes faits comme l'architecte Vincent Levrot ; homme de bien, reconnu pour tel par des membres de son gouvernement, et en qui l'on voyait le fondateur d'oeuvres sociales toujours plus nombreuses et plus diversifiées et l'éducateur rêvé des enfants pauvres de son siècle, le chef des salésiens à qui des gens de toute sorte faisaient confiance et dans les rangs desquels se rangeaient des collaborateurs laïcs, nullement complexés par le fait qu'ils n'étaient pas religieux. Des voix le

donnaient pour un saint.

Que pensait don Bosco lui-même de ce tableau, mis quotidiennement sous ses yeux par des laïcs et colorant par là toutes ses relations avec eux ? Nous ne le saurons jamais avec une absolue certitude. Certaines admirations excessives lui faisaient hausser les épaules. Il s'est toutefois confié assez souvent pour nous permettre de penser que, après tout - car le "povero don Bosco" rappelait volontiers ses humbles origines - le sens qu'il avait des dons de Dieu en lui faisait que l'image lui paraissait fidèle. Le Christ et Marie, présents à sa vie dès son premier songe, à neuf ans, l'avaient ensuite accompagné avec une telle régularité que son existence lui paraissait avoir été réussie devant Dieu et devant les hommes. Don Bosco, qui eut quelques ennuis avec les clercs de son temps, a été sympathique à la grande majorité des laïcs. Il l'est demeuré là où il est aujourd'hui suffisamment connu.

Francis Desramaut

Notes

1. Sous la cote : ACS, 126.1.
2. M. Gastaldi à G. Bosco, Torino, 28 febbraio 1859 ; en ACS, 126.1, Gastaldi M.
3. R. Maccia à G. Bosco, s. l., 19 settembre 1873 ; en ACS, 126.1, Maccia. Sur l'affaire Belletrutti, voir A. Amadei, Memorie biografiche, t. X, p. 1200-1206. En l'occurrence, il faudrait plutôt parler, non des lettres, mais du comportement du contestataire, le sieur Proton, fils naturel du comte, qui, après avoir insulté publiquement notre don Bosco, se réconcilia avec lui et écrivit, le 26 mai 1890, une lettre fort amicale à son successeur don Rua. (A lire en Amadei, op. cit., p. 1230, app. IV.)
4. A. Mezzano à G. Bosco, Torino, 21 luglio 1864 ; en ACS, 126.1, Mezzano.
5. L. Gentilini à G. Bosco, s. l., s. d. ; en ACS, 126.1, Gentilini.

6. G. Ghietti à G. Bosco, Carmagnola, 26 luglio 1857 ; en ACS, 126.1, Ghietti.
7. Le tarif de 1800 lires parut excessif à don Bosco pour un marchand qui affirmait vouloir faire un geste : "Meta carità" (charité moyenne), écrivit-il sur la lettre de G. Isella à G. Bosco, Torino, 19 maggio 1868 ; en ACS, 126.1, Isella.
8. F. de P. Notarbartolo à G. Bosco, Paris, s. d. ; lettre française en ACS, 126.1, Notarbartolo.
9. T. Martinengo à G. Bosco, Savona, 2 agosto 1875 ; en ACS, 126.1, Martinengo.
10. E. Mattei à G. Bosco, Corneliano, 11 marzo 1876 ; en ACS, 126.1, Mattei.
11. M. dell'Obra à G. Bosco, Stresa, 31 maggio 1875 ; en ACS, 126.1, Dell'Obra.
12. G. Morandi à G. Bosco, Desio, 2 luglio 1875 ; en ACS, 126.1, Morandi.
13. Isabelle Guille à G. Bosco, Paris, 14 février 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, Guille.
14. J. Desmots à G. Bosco, Paris, 24 mai 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Desmots.
15. F. Demontis à G. Bosco, Oristano, 3 luglio 1875 ; en ACS, 126.1, Demontis.
16. L. Lavagnino à G. Bosco, Bordighera, 15 ottobre 1875 ; en ACS, 126.1, Lavagnino.
17. M. de l'Estoile (85, rue de Flore, Le Mans) à G. Bosco, Le Mans, 2 février 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, De l'Estoile.
18. A. de la Beaume à G. Bosco, Paris, s. d. ; lettre française en ACS, 126.1, De la Beaume.
19. Comtesse A. Cavaletti à G. Bosco, Roma, 15 giugno 1866 ; en ACS, 126.1, Cavaletti.
20. P. Gallo à G. Bosco, Caramagna, Piémont, 20 maggio 126.1, Gallo, Pietro.
21. Madame Girodon, place Morand, 5, à Lyon, à G. Bosco, s. d. ; en ACS, 126.1, Girodon.
22. E. Guillicchini à G. Bosco, Firenze, 25 marzo 1867 ; en ACS, 126.1, Guillicchini.
23. Anestay à G. Bosco, Avignon, 2 juin (année inconnue) ; lettre française en ACS, 126.1, Anestay.
24. G. Harmel à G. Bosco, Reims, 4 août 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Harmel.
25. Henriqueta X à G. Bosco, Nicteroy, Brésil, 8 luglio 1885 ; lettre italienne en ACS, 126.1, Henriqueta.
26. M. Dupont à G. Bosco, Lyon, 10 janvier 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, Dupont.

27. L. Erba à G. Bosco, Milano, 13 dicembre 1875 ; en ACS, 126.1, Erba.

28. C. Faggi à G. Bosco, Firenze, 15 gennaio 1866 ; en ACS, 126.1, Faggi.

29. Allusion à une lettre antérieure de don Bosco.

30. S. de Lucinge-Faucigny, 20, rue Saint-Dominique, à Paris, à G. Bosco, s. d. (probablement 1883 ou 1884, peu après le voyage de don Bosco à Paris); lettre française en ACS, 126.1, Faucigny.

31. A. Maria Fava, via Orefici, 1, Milano, à G. Bosco, 28 aprile 1873 ; en ACS, 126.1, Fava, A. Maria.

32. Il s'agissait de G. Bosco, Rimembranza di una solennità in onore di Maria Ausiliatrice (coll. Lectures Catholiques), Torino, 1868.

33. F. Felolo, Colico, provincia di Como, à G. Bosco, 13 dicembre 1868 ; en ACS, 126.1, Felolo.

34. Comtesse d'Andigné, Francwaret, par Namèche, Belgique, 27 octobre (année indéterminée) ; lettre française en ACS, 126.1, Audigné (sic).

35. Françoise de Maistre à G. Bosco, Beaumesnil, France, 12 décembre 1864 ; lettre française en ACS, 126, De Maistre.

36. S. Ferraris à G. Bosco, Bergomanero, 28 dicembre 1881 ; en ACS, 126.1, Ferraris.

37. R. Finocchio à G. Bosco, Buenos Aires, 1 agosto 1879 ; en ACS, 126.1, Finocchio. Voir plus bas.

38. Baronne Van Haaften à G. Bosco, Anvers, 21 juillet 1884 ; lettre française en 126.1, Haaften.

39. S. Keane à G. Bosco, Hyères, 1er août 1879 ; lettre française en 126.1, Keane.

40. M. Blanchon (l'Echo de Fourvière, place Bellecour, Lyon) à G. Bosco, 5 novembre 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, L'Echo.

41. C. Legnani à G. Bosco, Milano, 2 febbraio 1886 ; en ACS, 126.1, Legnani.

42. Anaïs Martelon à G. Bosco, Vienne, s. d. ; lettre française en ACS, 126.1, Martelon.

43. T. Mella à G. Bosco, Torino, 27 maggio 1886 ; en ACS, 126.1, Mella.

44. G. Monguzzi à G. Bosco, Educandato femminile Monguzzi, Biumo (?) Inferiore, Varese, 7 gennaio 1886 ; en ACS, 126.1, Monguzzi.

45. Gerolamina Moro à G. Bosco, s. l., s. d. ; en ACS, 126.1, Moro.

46. A. Manno à G. Bosco, Torino, 6 luglio 1882 ; en ACS, 126.1, Manno. Edition partielle en E. Ceria, Memorie biografiche, t. XV, p. 553-554.

47. F. Meardi à G. Bosco, Bastida de' Dossi, 25 giugno 1878 ; en ACS 126.1, Meardi.
48. G. Mocci à G. Bosco, Oristano (Sardegna), 25 giugno 1875 ; en ACS, 126.1, Mocci.
49. M. Netrebska à G. Bosco, Varsovie, 21 janvier 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, Netrebska.
50. M. Dameiko à G. Bosco, Vilna, 1^{er} janvier 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, Dameiko.
51. B. Lavenant à G. Bosco, Arcueil, 6 août (1883) ; lettre française en ACS, 126.1, Lavenant.
52. A. Ball à G. Bosco, Hyères, Var, France, 6 juin 1879 ; lettre française en ACS, 126.1, Ball. Lettre voisine de Berthe Thibaud, Grenoble, signalée ci-dessous.
53. Vsse de Saint-Mélenc à G. Bosco, Nantes, 10 février 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, De Saint-Mélenc.
54. Mme Fernand de Lilate, s. l., s. d. (vers 1883) ; lettre française en ACS, 126.1, De Lilate.
55. Mme A. de la Butte à G. Bosco, Falaise, Calvados, s. d. ; lettre française en ACS, 126.1, De la Butte.
56. J. de Lajudic à G. Bosco, Lyon, 20 mars 1879 ; en ACS, 126.1, Lajudic.
57. B. Grosso à G. Bosco, Mosso Sta Maria, 30 dicembre 1875 ; en ACS, 126.1, Grosso.
58. Textes originaux français en ACS, 126.1, De Maistre. Voir l'article précédent.
59. C. de Lutzow à G. Bosco, Kranska, près de Znaïm, novembre 1869 ; lettre française en ACS, 126.1, Lutzow.
60. B. Magliotto à G. Bosco, Gamevagna (?), 12 septembre 1881 ; en ACS, 126.1, Magliotto.
61. Mme J. Martin à G. Bosco, Paris, 17 février (1884) ; lettre française en ACS, 126.1, Martin.
62. M. Mattei à G. Bosco, S. Miniato, 25 giugno 1875 ; en ACS, 126.1, Mattei.
63. E. Merli à G. Bosco, Dorno, 5 gennaio 1875 ; en ACS, 126.1, Merli.
64. L. Guarnieri à G. Bosco, Ottone, 4 agosto 1878 ; en ACS, 126.1, Guarnieri.
65. G. di Serravalle à G. Bosco, Scrivia, 8 ottobre 1882 ; en ACS, 126.1, Di Serravalle.
66. B. Giacardi à G. Bosco, Narzola (?), 7 luglio 1878 ; en ACS, 126.1, Giacardi ; M. Garbaccio à G. Bosco, Mosso Santa Maria, 18 ottobre 1877 ; en ACS, 126.1, Garbaccio.
67. B. Thibaud à G. Bosco, Grenoble, 2 décembre 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Thibaud.
68. Fr. de Maistre à G. Bosco, Chambéry, 30 octobre 1870 ; lettre - non annotée par don Bosco - en ACS, 126, De Maistre.

69. Baron d'Erstenberg à G. Bosco, Vienne, Autriche, s. d. ; lettre française en ACS, 126.1, D'Erstenberg.

70. L. Derégnaucourt à G. Bosco, Bailleul, Nord, s. d. (vers 1884-1886) ; lettre française en ACS, 126.1, Derégnaucourt.

71. Francesca et Maria, Asile du Bon Pasteur, v. o., rue Donskoj, n° 9, Saint-Pétersbourg, Russie, à G. Bosco, le 1/13 mai (1884 ?). Rappelons que les deux quantités du mois correspondent l'un au calendrier julien, l'autre au calendrier grégorien. Sur des relations de don Bosco avec Saint-Pétersbourg vers 1884, voir E. Ceria, Memorie biografiche, t. XVII, p. 31, note. La lettre en ACS, 126.1, Francesca e Maria.

72. A. Freppa à G. Bosco, La Teppe, près de Tain, Drôme, France, 21 juillet 1875 ; lettre française en ACS, 126.1, Freppa.

73. E. Guérin (30, rue de Verneuil, Paris) à G. Bosco, s. d. ; en ACS, 126.1, Guérin.

74. G., vedova Lalli, à G. Bosco, Roma, 15 giugno 1868 ; en ACS, 126.1, Lalli.

75. P. Marietti à G. Bosco, Roma, 18 aprile 1867 ; autographe original en ACS, 126.1, Marietti ; éd. G.B. Lemoyne, Memorie biografiche, t. VIII, p. 744.

76. C. Martinetti à G. Bosco, Desena (Vercelli), 16 settembre 1881 ; en ACS, 126.1, Martinetti.

77. C. Massone à G. Bosco, 10 settembre 1877 ; en ACS, 126.1, Massone.

78. Berthe Thibaud à G. Bosco, Grenoble, 2 décembre 1883. Voir, ci-dessus, n. 67.

79. G. G. Gallo à G. Bosco, Biella, 2 giugno 1871 ; en ACS, 126.1, Gallo G.G.

80. Télégramme du baron de Langsdorff à G. Bosco, Menton, 28 février 1884 ; en ACS, 126.1, Langsdorff.

81. Annotation autographe sur le télégramme en question.

82. A. Meoni à G. Bosco, collegio di Castiglione Fiorentino, 1 agosto 1875 ; en ACS, 126.1, Meoni.

83. Voir, par exemple, C. Crivelli, "De Sanctis, Luigi", dans l'Enciclopedia cattolica, t. IV (Roma, 1950), col. 1462-1463.

84. L. de Sanctis à G. Bosco, 18 novembre 1854 ; autographe en ACS, 126.1, De Sanctis ; éd. G.B. Lemoyne, Memorie biografiche, t. V, p. 141.

85. Lettres de Ch. de Maistre, Evreux, France, 15 novembre et 16 décembre 1887, en ACS, 126.1, De Maistre, éléments d'une correspondance qui fut vraisemblablement abondante.

86. F. Mosca à G. Bosco, Bologna, 9 ottobre 1868 ; en ACS, 126.1, Mosca. Autres lettres de la même origine, 26 mars 1867 et 24 septembre 1868, ibid.

87. M. de Corvin Collalta à G. Bosco, Franzensbad, Autriche,

s. d. ; en ACS, 126.1, Corvin Collalta.

88. D. Gagno à G. Bosco, Asti, 27 maggio 1878 ; en ACS, 126.1, Gagno.

89. M. Malvasia à G. Bosco, Bologna, 10 marzo 1867 ; autographe en ACS, 126.1, Malvasia ; éd. G.B. Lemoyne, Memorie biografiche, t. VIII, p. 726.

90. I. Giambi à G. Bosco, Prato Fossano, 6 maggio 1879 ; en ACS, 126.1, Giambi. Autographe de don Bosco : "Si mandino 20 bigl."

91. G. Grillo à G. Bosco, Varazze, 28 dicembre 1870 ; autographe en ACS, 126.1, Grillo ; éd. G.B. Lemoyne, Memorie biografiche, t. IX, p. 958.

92. G. Bosco à C. Louvet, Torino, 12 juin 1887 ; lettre française en Epistolario, t. IV, p. 477.

93. Comprendre : vous ne vous rappelez plus ce que je vous avais dit.

94. G. Bosco à C. Louvet, 12 juin 1887 ; ibidem.

95. Reproduit par E. Ceria, Epistolario de don Bosco, t. IV, p. 479.

96. C. Louvet à G. Bosco, Aire-sur-la-Lys, 18 juin 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, Louvet.

97. Maria Bonmartini à G. Bosco, Padova, 20 agosto 1885 ; manuscrit allographe, avec signature autographe, en ACS, 126.1, Mainardi.

98. Lettre française en ACS, 126.1, Des Thévenins.

99. Mme Delesalle à G. Bosco, Lille, 31 décembre 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Delesalle.

100. P. Moglia à G. Bosco, Buenos Aires, 25 luglio 1886 ; en ACS, 126.1, Moglia.

101. R. Finocchio à G. Bosco, lettre déjà citée (n. 37) du 1^{er} août 1879. Sur ce personnage, voir E. Ceria, Memorie biografiche, t. XIII, p. 183-184.

102. V. Levrot à G. Bosco, Nice, 11 juillet 1882 ; lettre française en ACS, 126.1, Levrot. Sur ce personnage, mort en 1911, voir L. Cartier, "Un homme de foi. M. Vincent Levrot", dans l'Adoption (Nice, Patronage Saint-Pierre), février 1912, p. 23-46.

103. Nahasse avait pour prénom Michel. Les autres Syriens se dénommaient Antoine Homsî, Kalil Klath, Jean Lotfi et Kalil Naggiar, d'après le catalogue des aspirants de la maison salésienne de Nice. Jean Lotfi est mort salésien en 1937.

104. B. Dumorand à G. Bosco, Lyon, 23 avril 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Dumorand ; éd. E. Ceria, Memorie biografiche, t. XVI, p. 475-476. D'autres lettres lyonnaises à don Bosco, dont la résonance est voisine, ont été éditées, ibid., p. 471-476.

105. I. de Monin, Courrière, s. d. ; lettre française en

ACS, 126.1, Monin.

106. Elisa et Maria Adreani à G. Bosco, Cortona, 30 gennaio 1886 ; en ACS, 126.1, Adreani.

107. A. Duri à G. Bosco, Novara, 20 luglio 1884 ; en ACS, 126.1, Duri.

108. L. Gallinetti à G. Bosco, Casteradolo (prov. de Milano), 15 gennaio 1886 ; en ACS, 126.1, Gallinetti.

109. Le Bollettino salesiano.

110. L. Gallinetti à G. Bosco, ibid., 20 ottobre 1886 ; ibid.

111. Giovanni Maurizio De Andreis à G. Bosco, Torino, 5 luglio 1851 ; autographe en ACS, 126.1, Governo. Edition G.B. Lemoyne, Memorie biografiche, t. IV, p. 275-276. La surcharge de don Bosco : "P.S. Il Sussidio fu di f. 10.000."

112. U. Rattazzi à G. Bosco, Torino, 30 aprile 1857 ; document original en ACS, 126.1, Governo ; éd. G. B. Lemoyne, ibid., t. V, p. 645.

113. Madame Hannezo à G. Bosco, Lunéville (Meurthe-et-Moselle), 16 novembre 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Hannezo. Mlle C. Hardouin à G. Bosco, Caen, 2 juillet 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, Hardouin.

114. E. Lallemand à G. Bosco, Montauban, 7 juin 1885 ; lettre française en ACS, 126.1, Lallemand.

115. C. Dutouquet à G. Bosco, Valenciennes, s. d. ; lettre française en ACS, 126.1, Dutouquet.

116. V. Lanfranchi à G. Bosco, dal ginnasio Monviso, 23 ottobre 1874 ; en ACS, 126.1, Lanfranchi.

117. E. Ferrari à G. Bosco, Udine, 5 aprile 1883 ; 29 luglio 1883, 8 novembre 1885, 4 giugno 1887 ; en ACS, 126.1, Ferrari.

118. E. Gailhard à G. Bosco, Rouen, 30 juin et 16 juillet 1882 ; en ACS, 126.1, Gailhard (lettres françaises).

119. C. Gargallo à G. Bosco, Napoli, 27 aprile et 3 agosto 1881 ; lettres originales en ACS, 126.1, Gargallo. Description de l'affaire dans E. Ceria, Memorie biografiche, t. XV, p. 292-296.

120. L. Girard à G. Bosco, Ivetôt, Seine-Inférieure, s. d. ; lettre française en ACS, 126.1, Girard.

121. G. Hudson à G. Bosco, Pisa, 14 gennaio 1884 ; en ACS, 126.1, Hudson.

122. Deux lettres du chanoine Lambert à G. Bosco, Grenelle, s. d. ; lettres françaises en ACS, 126.1, Lambert.

123. F. Landi à G. Bosco, Piacenza, 9 agosto 1881 ; en ACS, 126.1, Landi.

124. M. Lempicka à G. Bosco, Cracovie, Galicie, Autriche, 14 janvier 1885 ; lettre française en ACS, 126.1, Lempicka.

125. P. Levain à G. Bosco, Jussey (Haute-Saône), 14 mai 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Levain.

126. M. Luyton à G. Bosco, Tournon, 15 mai 1881 ; lettre française en ACS, 126.1, Luyton.
127. Mgr Matteoli à G. Bosco, 25 agosto 1879 ; en ACS, 126.1, Matteoli.
128. A. Mérigault à G. Bosco, Trouville, 18 août 1881 ; lettre française en ACS, 126.1, Mérigault.
129. E. Migney à G. Bosco, Mulhouse, Alsace, 22 avril 1885 ; lettre française en ACS, 126.1, Migney.
130. I. de Monin à G. Bosco, Courrière, Belgique, 3 juillet 1883 ; lettre française en ACS, 126.1, Monin.
131. Faà di Bruno, Paris, 8 agosto 1878 ; en ACS, 126.1, Faà di Bruno.
132. A. de Montigny à G. Bosco, Lille, 29 janvier 1884 ; lettre française en ACS, 126.1, Montigny ; éd. E. Ceria, Memorie biografiche, t. XVII, p. 772.
133. V. Franco, veuve Casetta, à G. Bosco, S. Damiano d'Asti, 16 maggio 1877 ; en ACS, 126.1, Franco.
134. I. Martorelli à G. Bosco, Vercelli, 2 agosto 1877 ; en ACS, 126.1, Martorelli.
135. E. Liveriero à G. Bosco, s. l., s. d. ; en ACS, 126.1, Liveriero.
136. G. Gallo à G. Bosco, Colletterto, Castelnuovo, Ivrea, 17 giugno 1860 ; en ACS, 126.1, Gallo Gius.
137. C. Marinelli à G. Bosco, lettres de 1866, en ACS, 126.1, Marinelli. Edition de celles du 13 janvier et du 7 avril 1866, G.B. Lemoyne, Memorie biografiche, t. VIII, p. 332-336.
138. A. Morasio à G. Bosco, Torino, 16 novembre (année indéterminée) ; en ACS, 126.1, Morasio.
139. Anna et Elisabetta Fiumi à G. Bosco, Mori (?), Tirolo Italiano, 14 novembre 1886 ; en ACS, 126.1, Fiumi.
140. G. Garino à G. Bosco, Mirabello, 1 aprile 1868 ; en ACS, 126.1, Garino. G. Morando à G. Bosco, Genova, 6 agosto 1881 ; en ACS, 126.1, Morando.
141. A. Mazzarello à G. Bosco, s. d. ; en ACS, 126.1, Mazzarello.
142. P. Ghezzi à G. Bosco, Fognano, 15 settembre 1875 ; en ACS, 126.1, Ghezzi.
143. A. Massolino à G. Bosco, Cherasco, s. d. ; en ACS, 126.1, Massolino.
144. P. Morand à G. Bosco, Gestacquata Rosa (?), 3 aprile 1873 ; en ACS, 126.1, Morand.
145. F. Megnis à G. Bosco, Lyon, 8 octobre 1877 ; lettre française en ACS, 126.1, Megnis.
146. Luigi Meroni à G. Bosco, s. l., s. d. ; en ACS, 126.1, Meroni. M. Armand à G. Bosco, Valréas (Vaucluse), 21 juin

1880 ; lettre française en ACS, 126.1, Armand. L. Auffant à G. Bosco, Saint-Germain-en-Laye, France, 31 mai 1880 ; lettre française en ACS, 126.1, Auffant.

147. Francesco et Teresa Bacchiarotti, d'après F. Lanciaprima à G. Bosco, Chianciano in Toscana, 18 gennaio 1886 ; en ACS, 126.1, Lanciaprima.

148. Enrico Martinolo à G. Bosco, Torino, 28 maggio 1886 ; en ACS, 126.1, Martinolo.

149. Cette phrase fait allusion au titre du "regolamento dei Cooperatori" : Cooperatori Salesiani, ossia un modo pratico per giovare al buon costume e alla civile società, Albenga, 1876.

150. D. Ferretti à G. Bosco, Carpineti, Reggio Emilia, 25 giugno 1880 ; en ACS, 126.1, Ferretti.

151. G. Bardessono à G. Bosco, Dessola (?), 21 luglio 1880 ; en ACS, 126.1, Bardessono.

152. Comtesse d'Andigné à G. Bosco, lettre citée n. 34.

153. L. Foresti à G. Bosco, S. Floriano (Verona), 11 agosto 1880 ; en ACS, 126.1, Foresti.

154. I. Guille à G. Bosco, Paris, 14 février 1884 ; lettre citée ci-dessus n. 13.

155. M. Melzi à G. Bosco, s. l., 15 gennaio 1886 ; en ACS, 126.1, Melzi.

156. T. Faiato à G. Bosco, Miasio (?), 15 agosto 1878 ; en ACS, 126.1, Faiato.

157. R. Finocchio à G. Bosco, Buenos Aires, 1 agosto 1879 ; voir ci-dessus, n. 37.